

LE MALGACHE N'EST PAS UNE ILE

Izaho vary ary hianao rano

An-tsaha tsy mifandao

An-tanàna tsy misaraka

Fa isak'izay mihaona

Fitia vaovao ihany

Madagascar est une île. Séparée du continent africain depuis quelques millions d'années, sa faune et sa flore ont évolué pour donner des espèces uniques au monde, dont l'observation passionne tant les spécialistes que les touristes.

Il m'est facile de le constater par moi-même : la bergeronnette qui se promène sur la terrasse, chez moi à Manantenaso, près d'Antsirabe, n'a pas les mêmes couleurs que celle qui se promène sur la terrasse, chez moi à Iseste, près de Pau. Elles ne sont pas identiques, et pourtant elles ont la même familiarité un peu craintive, la même démarche un tantinet

comique et surtout cette manière unique de hocher la queue. Même si elles n'ont pas le même nom, je ne peux pas en douter, ce sont toutes les deux des bergeronnettes.

Nous sommes devant une alternative : privilégier la similitude ou mettre l'accent sur la différence ? l'une comme l'autre est indubitable. Considérer le gracieux lémurien comme une espèce unique ou voir en lui un cousin primate ? Différences et ressemblances : qu'est-ce qui est essentiel ? Telle est la question que je voudrais poser dans ces pages, avec mes lunettes de philosophe, en l'élargissant jusqu'à demander si le Malgache lui-même est une espèce unique, endémique dans son île, ou s'il a des correspondants dans le reste du monde. À l'image de la bergeronnette, ses différences sautent aux yeux, mais sont-elles essentielles ?

Platon en faisait déjà la remarque : il y a partout du même et de l'autre, des différences et des ressemblances. Le danger est de se contenter de voir les unes ou les autres, de choisir un point de vue, sans se rendre compte de leur indissociabilité. Certes, Platon était plus sensible au même qu'à l'autre, et le Malgache sent plutôt ses différences - quand il ne sépare pas le monde en deux parties : d'un côté les Malgaches, ses frères, de l'autre les étrangers, les *vazaha*. Chacun a ses tendances. Je suis d'avis pourtant qu'il faut faire des efforts pour que, sans fermer les yeux sur les différences, nous restions capables, comme Platon, de privilégier le même en relativisant l'autre.

Nous parlons souvent du droit à la différence. Il est important, et je ne le conteste pas. Pourtant, ce droit n'a de sens que s'il vient en complément d'un autre : le droit à la ressemblance. Le premier me permet de me penser comme unique, de me constituer en individu particulier, de faire des distinctions entre les cultures. Mais le second me permet d'entrer en communication avec les autres. Je ne peux entrer en contact

qu'avec des semblables, pour autant qu'ils me ressemblent. Le totalement autre est hors de ma portée et Dieu lui-même, le Tout Autre par excellence, est obligé de se faire notre prochain pour s'adresser à nous et se laisser toucher.

Sur le plan génétique, j'apprécie la position d'Albert Jacquart, qui conteste la notion de race quand il s'agit de l'espèce humaine. Selon lui, au niveau des gènes, il y a plus de différence entre un Breton et un Basque, tous deux pourtant issus du même pays, qu'entre un noir et un blanc. Je peux échanger mon sang avec un Malgache et les enfants fruits d'un mélange sont parfaitement normaux, voire les plus beaux qui soient. Les différences ne sont donc pas si grandes, elles sont sans doute essentiellement superficielles.

Je suis d'avis qu'il faut poursuivre dans cette direction, en s'efforçant de trouver du « même » jusqu'au niveau des cultures particulières (...) Car à force de se percevoir différents, nos efforts restent vains. La colonisation a échoué parce qu'elle s'est montrée incapable de rejoindre les richesses et les promesses de ceux auxquels elle s'est trouvée confrontée. Elle avait certes des richesses à apporter qui auraient pu profiter à Madagascar ; mais il aurait fallu qu'elle se branche sur les dynamismes locaux. Les différences étaient évidentes, les manques aussi, le passage par les ressemblances aurait seul permis d'engager le dialogue. Des cultures étrangères ne se rejoindront jamais, si elles ne trouvent pas un terrain commun. L'histoire ne manque pas d'exemples montrant la validité de ce principe.

Je veux bien croire de même que le Malgache qui m'interpelle en m'appelant « étranger », « *vazaha* », est plein de respect à mon égard et qu'il fait cela gentiment, même si ce n'est pas toujours le cas. Pourtant je me sens incapable d'entrer en relation avec quelqu'un qui ne voit en moi qu'un étranger. Le respect lui-même me maintient à distance ; je ne peux entrer en

communion avec celui qui m'approche, que si je suis reconnu comme un frère ; sinon, je ne suis qu'un observateur ou un observé.

Respecter la culture de l'autre part d'un bon sentiment, mais insister sur le caractère unique de celui que l'on rencontre, peut être une manière infiniment respectueuse de le maintenir à l'écart, en refusant de se reconnaître en lui. Cette attitude est dommageable pour les deux partenaires qui, loin de se rencontrer, sont réduits à tenter de s'examiner et de se comprendre en utilisant les méthodes de l'anthropologie, comme s'ils étaient séparés par une barrière infranchissable.

J'entends dire par exemple que certains concepts malgaches comme « *aina* » ou bien « *fihavanana* » sont intraduisibles. Cette façon de parler veut exprimer un respect, la reconnaissance que le peuple malgache a une manière tout à fait particulière de concevoir la vie et les relations entre les personnes. Pourtant s'il s'agit d'approches de l'existence sans équivalent, comment imaginer qu'un étranger puisse entrer en communication avec des gens aussi particuliers ? Comment les Malgaches pourraient-ils profiter de la culture mondiale s'ils sont originaux à ce point ?

Je voudrais montrer ici que le Malgache n'est pas une île. Malgré ses particularités et le caractère unique de certains de ses comportements, il fait partie de l'humaine nature et les étrangers ont à apprendre de lui comme il peut apprendre d'eux. Parler de cette manière semblera peut-être aux yeux de certains d'une évidence absolue. Il me semble pourtant que cette démarche n'est pas sans intérêt, et peut ménager des surprises.

I. Ni folie des vazaha, ni vary amin'anana

La première étape consiste à dépasser l'idée d'une originalité indépassable du peuple malgache qui le maintiendrait en dehors de toute communion avec des éléments extérieurs. Je me place sur un plan philosophique, puisque c'est le seul qui me soit familier.

1. « *La folie des vazaha* »

J'ai entendu cette formule à plusieurs reprises dans la bouche du cardinal-archevêque d'Antananarivo, lorsqu'il parle de la philosophie. Elle montre bien l'hétérogénéité perçue par un Malgache cultivé entre sa pensée traditionnelle et la pensée du reste du monde ou au moins de l'occident. Une telle prise de distance est inquiétante si elle signifie qu'aucune pensée rationnelle venue d'ailleurs ne peut pénétrer dans un cerveau malgache sans être considérée comme une folie.

Mais je le sais bien, la réflexion du cardinal-archevêque était à la limite de la boutade. Il ne s'agit pas pour le Malgache de refuser systématiquement tous les courants d'idées ou toutes pratiques venant de l'extérieur en les traitant de folie ! Bien au contraire, même s'il commence par se méfier, le Malgache a une grande capacité d'adaptation et d'intégration. Mais sa pensée primitive le pousse à trouver étrange tout ce qui vient d'ailleurs.

Le Malgache n'est pas face au reste de l'humanité s'il adhère au proverbe qui dit « Le genre humain (*olombelona*) est comparable à une citrouille ; si l'on regarde les ramifications, il se

présente sous son aspect multiforme, mais si l'on observe la racine, on est issu de la même souche ; tous les hommes se retrouvent ». Je garde malgré tout l'expression de « folie des vazaha » pour son aspect un tantinet provocateur.

a) Une âme distincte du corps

J'ai l'expérience d'une autre « folie », qui m'inquiète tout autant. Depuis 6 ans que j'enseigne la philosophie à Madagascar, je suis confronté à des étudiants fortement marqués par le cartésianisme. Ils sont tellement persuadés qu'ils sont constitués de deux morceaux difficiles à unifier, le corps et l'âme, qu'ils ont du mal à entrer dans des pensées contemporaines qui, au contraire, refusent de partir de cette idée de base. Même quand ils essaient de penser l'homme dans l'unité, ils commencent par l'idée de la différence qu'ils essaient ensuite de dépasser.

La situation est paradoxale, puisque le dualisme est complètement étranger à la pensée malgache ; il est inassimilable. J'assiste donc à un phénomène curieux : des jeunes qui fonctionnent alternativement sur deux systèmes différents. Quand ils pensent comme des Malgaches, ils se conçoivent dans l'unité ; mais dès qu'ils commencent à faire de la philosophie, ils se révèlent incapables de dépasser une conception qui date du XVIII^e siècle. Ils n'ont pas accès à des philosophies contemporaines, pourtant plus proches de leur fonds culturel : ils en sont empêchés à cause des méthodes qu'on a prises pour les aider à réfléchir.

Un professeur de philosophie commence par enseigner Platon et Aristote. Dans un séminaire, il poursuivra par St Thomas d'Aquin et son enseignement culminera avec Descartes. Ces pensées sont séduisantes à cause de leur rigueur, mais peuvent être dangereuses si elles amènent à croire que la seule façon d'accéder à la raison consiste à admettre l'hypothèse d'un

esprit tombant du ciel, enfermé dans un pauvre corps dont il faut se libérer par tous les moyens. La pensée rationnelle des premiers temps de la philosophie est séduisante pour un Malgache parce qu'il n'y a pas d'équivalent dans sa culture. Or personne n'est encore capable de lui présenter la pensée malgache avec une clarté suffisante, sous la forme d'un système bien ordonné. Il lui est donc impossible de tenir devant la superbe harmonie d'un dialogue de Platon. L'étudiant ne peut que refouler ses réticences, et se lancer avec enthousiasme dans la découverte des idées claires et distinctes.

Mais le refoulement n'a jamais été une solution, et les tendances enfouies gardent toute leur vitalité. Le fonctionnement intellectuel rationnel se contente de recouvrir une façon d'être moins claire, mais qui l'emporte dans le quotidien de l'existence. Le plant de la philosophie a germé à côté du plant principal. Il se manifeste dans certaines circonstances, quand il est de bon ton de s'exprimer comme un occidental, mais il n'a pas pénétré la racine, il n'a pas été greffé sur le tronc. Dans ses moments de lucidité, l'étudiant peut se laisser aller à parler de la folie des *vazaha*, mais elle l'a contaminé.

Comment en serait-il autrement ? Ceux qui ont introduit l'enseignement de la philosophie étaient bien conscients qu'ils amenaient des éléments totalement étrangers à la culture malgache. Ils cherchaient à combler des manques. Ils se sont certes intéressés aux formes de pensée qu'ils rencontraient, mais davantage pour adapter leur enseignement que pour découvrir des racines communes.

De toute façon, il est difficile de faire la lumière sur les structures de sa pensée. Il n'y a guère qu'en se heurtant à une mentalité différente que l'on peut prendre conscience de ce que l'on est vraiment. Encore faut-il que la culture que l'on a en face de soi résiste suffisamment. Or ce n'est pas le cas pour

Madagascar - ni pour les autres cultures traditionnelles. Elles ne fonctionnent pas sur le même registre que la pensée philosophique qui a pour elle des siècles d'existence et de constructions subtiles. Des génies de la raison ont mis en place des systèmes d'une rigueur et d'une cohérence telles qu'on ne peut que s'incliner devant tant de justesse dans les analyses. Il est difficile à un Malgache de lutter et d'entrer en dialogue avec tant de perfection, même s'il est tout autant qu'un autre capable d'analyse. Il n'est pas le seul : quel intellectuel n'a pas éprouvé une étrange fascination devant une belle démonstration, même si elle lui reste étrangère ? Mais, dans le cas d'un Malgache, s'ajoute sa propension à privilégier l'ensemble et la synthèse face aux détails qu'il relativise sans les ignorer pour autant.

Il peut même adhérer aux deux faces de l'alternative, tout en étant, comme mon Cardinal, gêné par les contradictions : structuré en profondeur par la pensée étrangère, il se dit, dans des éclairs de lucidité, qu'il faut être fou pour penser de cette manière. De temps en temps, s'impose à lui la distance qui sépare le mode de pensée dont il a hérité et les racines profondes qu'il sent en lui, toujours vivaces bien qu'obscurées. Il est désorienté.

Les Malgaches ne sont pas les seuls à ressentir un décalage entre ce qui constitue le fonds d'une personnalité, le Ça inconscient de Freud, et la clarté trompeuse du moi conscient. Mais la distance semble moins criante pour un occidental, du fait que les raisonnements qu'il manie ne paraissent pas venir d'une autre planète. Il est plus facile pour lui de tolérer le décalage et de rester dans l'illusion ; cela n'est pas le cas du Malgache, qui perçoit plus immédiatement l'étrangeté de ce qu'on lui enseigne - ce qui peut-être un avantage, après tout.

La philosophie est donc apprise abstraitement, comme un élément étranger et un peu délirant, par lequel il faut passer pour avoir l'air instruit. Pourtant son étude n'est pas comparable à

celle de la géographie ou des mathématiques. L'étrangeté de ses discours n'enlève pas leur pertinence : Platon laisse plus de traces dans la conscience que l'algèbre. Surtout que les enseignants ne sont plus des étrangers pour la plupart. Ils ont épousé les convictions de leurs maîtres et les transmettent à leurs élèves. Il est alors bien difficile de revenir en arrière et de proposer d'autres schèmes de pensée, de lutter contre ce qui est devenu une évidence.

Pascal qui oppose le cœur et la raison me semble plus proche des Malgaches que Descartes, empêtré dans la subtilité de ses distinctions. Nietzsche avec sa pensée foisonnante, son mélange d'imaginaire, de passion et de raison, la force vitale qui émane de lui et qu'il reconnaît dans le monde devrait, à mon avis, les toucher au cœur, mais ils préfèrent Aristote. Freud qui fait remonter des pulsions remuantes pourrait les séduire en rejoignant leur expérience, mais il leur fait peur, comme à d'autres. Ils préfèrent la clarté trompeuse des idées éternelles et vivent dans la confusion de leurs sentiments.

J'ai eu la chance d'enseigner à des lycéens et j'ai vu avec plaisir grandir leur incrédulité quand j'ai essayé de leur faire comprendre que pour Descartes, ils étaient constitués de deux morceaux qui avaient du mal à se rejoindre. Ils le prenaient vraiment pour un fou. J'étais heureux de rencontrer des Malgaches résistant à la folie des *vazaha*. Mais en général, la philosophie semble une histoire de fous, quand elle n'est pas une histoire qui rend fou.

Bien sûr, ce n'est pas un drame. Il est tout à fait possible de vivre sans philosopher. Il suffit de protéger les populations locales du danger des philosophes. On a déjà observé cette tendance dans des pays d'Europe, alors pourquoi pas à Madagascar ? Il y a des choses plus importantes dans la vie : manger, boire et dormir. La foi peut sembler prioritaire, elle aussi. À moins qu'elle ne soit

touchée elle aussi ; et si la foi était également perçue comme une folie des *vazaha* ?

b) Une foi venue d'ailleurs ?

La philosophie est, dit-on, la servante de la théologie, il y a pourtant des esclaves qui finissent par dominer leur maître. Les premiers missionnaires qui apportaient la foi à Madagascar étaient pleins de bonnes intentions, bien décidés à respecter la culture locale et prêts à inculturer le message dont ils étaient porteurs, même si le mot d'inculturation n'existait pas encore. Ils ont fait des traductions, imaginé des adaptations, ils ont cherché à comprendre les coutumes et à relever les codes de la langue et ceux des relations sociales... Mais comment se détacher de sa culture ? Comment présenter le message de la foi en dehors du contexte dans lequel elle a grandi chez celui qui la porte ? Comment séparer le fond révélé de la forme qui en serait l'habillage ? L'entreprise est impossible tant les éléments s'imbriquent les uns dans les autres.

La seule inculturation imaginable suppose la reprise par les Malgaches eux-mêmes du message qu'ils reçoivent, et sa retraduction dans un environnement culturel différent. Encore faut-il ne pas se contenter de mettre des rythmes de « *famadiana* », l'exhumation traditionnelle, sur des paroles retranscrites de l'occident, de mettre quelques danses au milieu d'un salut du Saint Sacrement, d'affirmer l'équivalence entre le Dieu des Chrétiens et *Zanahary*, et de prétendre qu'il n'y a pas de différence entre la foi en la survie des ancêtres et la croyance en la résurrection...

Comme il n'est pas dans mes capacités de traiter cette question d'une manière exhaustive, je voudrais reprendre uniquement l'exemple de la séparation de l'âme et du corps. Bien des théologiens se déclarent, encore aujourd'hui, incapables de

dire leur foi en dehors de ce point de vue philosophique, qu'ils transmettent de ce fait en même temps que leur théologie. Pour ceux qui les écoutent, le risque est grand de ne pas pouvoir distinguer la parole de Dieu de la forme d'esprit qui la véhicule. Ils auront tendance à accepter l'ensemble ou à refuser tout en bloc. L'âme vient de Dieu, le corps des parents ; à la mort, l'âme monte au ciel et le corps reste sur terre ; Dieu est esprit, puisque l'esprit est supérieur à la matière..., disent les théologiens. Ils ont bien des difficultés ensuite quand il s'agit de parler de la résurrection de la chair ou bien de la différence entre l'Incarnation et le fait de prendre un corps, mais il est des questions qu'il est prudent d'éviter.

De ce fait, bien des Chrétiens qui se forment en philosophie, à Madagascar comme ailleurs, ne pensent pas pouvoir aller au-delà de Descartes, limite extrême de la modernité à leurs yeux. Il leur semble inimaginable de penser la foi chrétienne dans le cadre des philosophies postérieures. Seul l'idéalisme donne une place suffisante à l'esprit pour être digne de porter le christianisme, et encore faut-il exclure tous ceux qui, comme Hegel ou Spinoza, sont suspects de panthéisme. Seul le personnalisme trouvera pour la suite grâce à leurs yeux. Il est toujours préférable au matérialisme, considéré comme la source de l'athéisme absolu.

L'exclusion de formes de pensée réputées a priori incompatibles avec la foi est un danger pour un pays comme Madagascar. La religion, en tant que philosophie du pauvre, risque de se cantonner dans des structures de pensées étroites et de véhiculer une conception de l'homme et du monde qui apparaîtra vite incompatible avec les cultures locales, même sous des habillages exotiques. On constate déjà en Europe des réactions contre les condamnations répétées venant de l'Eglise et touchant le corps, la sexualité, la place des femmes, ainsi que ses

tendances à suspecter certains engagements politiques ou la diversité des formes d'approches religieuses.

L'influence du dualisme cartésien n'est bien sûr qu'un exemple particulier qui voudrait montrer que bien des défenseurs de la culture malgache sont sournoisement influencés par des philosophies soi-disant occidentales, et ce, bien au-delà de ce qu'ils imaginent. Des prêtres, des religieuses, des séminaristes s'enferment au nom de la foi dans des structures qui leur sont étrangères et qui font de leurs conceptions religieuses un appendice non assimilé. La greffe risque de ne pas prendre. Ce n'est pas le tout de parler malgache, encore faut-il se méfier des traces que la culture importée laisse insidieusement dans les cerveaux. Mais comment détecter les apports difficilement compatibles ?

Le danger est d'autant plus préoccupant que les conceptions actuelles, y compris en occident, se détachent rapidement des visions de l'âge classique. Descartes est devenu l'homme à abattre chez les écologistes, le contre-exemple absolu. La fascination de la nature s'exerce largement. Le corps devient l'obsession générale. La mode du bouddhisme remet en question les visions étroites de l'individualité et la communication rêve de rassembler tous les hommes dans la même toile. Il serait dommage que l'Eglise s'enferme dans des visions dépassées alors que le courant ramène au contraire les mentalités vers des rivages que l'on croyait révolus et qui ne sont pourtant pas si éloignés des visions des temps bibliques. Après tout, la mentalité traditionnelle des Malgaches est plus proche de celle des auteurs des Evangiles que de celle des hommes du XVII^e siècle.

Il est d'autant plus dommage que, même à Madagascar, les jeunes, après un premier engouement, s'éloignent des églises sinon des Eglises. Ils ne se sentent plus reconnus dans leur culture qui, il est vrai, est plus proche du mélange que d'une synthèse

nouvelle. Pris dans des courants contradictoires, ils ne sont à l'aise ni dans la tradition de leurs parents, ni dans les assurances des sermons de célébrations qui n'en finissent pas. La religion, soi-disant adaptée à la culture malgache, en est restée à un habillage qui la déguise sans l'inculturer. Les jeunes se cherchent et sont embarrassés par les tendances opposées qui les habitent. Ils ne sont pas les seuls.

2. Le danger du vary amin'anana

Le « *vary amin'anana* » est un plat apprécié sur les hautes terres de Madagascar. Il désigne une préparation de riz auquel est mélangé un grand nombre de légumes coupés en très petits morceaux. D'une manière imagée, l'expression désigne également une manière de parler mélangeant le français et le malgache. On entend par là ce qu'on désigne en français par le parler « petit nègre », mais il s'agit parfois d'un jeu que les jeunes affectionnent et qui leur permet de créer des termes assez cocasses accolant volontiers un mot français avec une finale malgache, « *grave-be* » par exemple, pour dire « très grave ».

Je pense qu'au-delà du jeu, les jeunes expriment également l'état de leur pensée. Les influences se bousculent dans leur tête et ils ne savent plus comment organiser le flot d'informations qui vient jusqu'à eux. Ils sont, comme bien d'autres jeunes dans le monde, au carrefour de toutes les influences. Peut-être est-ce même pire pour eux. Les jeunes Malgaches, plus que d'autres dans des pays modernes, ressentent les tensions qui traversent leur société, entre les restes de cultures traditionnelles que défendent souvent leurs parents et la déferlante de la mondialisation qui s'abat sur leur vieux monde et risque d'emporter les dernières traces de la culture passée.

Bien peu font de la résistance pour préserver ce qui reste des temps anciens, et à part certains puristes, les seuls tenants du passé sont ceux qui n'ont pas accès à la culture globale. Comment penser que la société malgache est capable de durer dans un contexte de mondialisation, quand toutes les autres sont emportées ou subsistent avec peine ?

Alors certains préfèrent se laisser porter par la vague sans tenter de résister, persuadés que là est leur avenir et celui de leur pays, résignés à l'idée de passer sur une autre rive. Beaucoup sont extrêmement déboussolés, parfois carrément à la dérive, prêts à vendre leur corps pour une paire de chaussure à la mode. Sans aller jusqu'à ces limites, nombreux sont ceux qui auraient du mal à dire pourquoi ils vivent et quelles sont les valeurs auxquelles ils sont attachés. À la question de savoir ce qui leur reste de la culture malgache, on obtient généralement un silence embarrassé, voire ironique.

La situation n'est pas originale : on la retrouve dans la plupart des pays du monde. Les jeunes n'ont pas encore trouvé leur assise, ils sont les premiers à être déstabilisés quand leur monde bouge. Le phénomène est plus immédiatement angoissant à Madagascar, dans la mesure où le mouvement se produit sur un temps relativement court et d'une manière accélérée. Le pays, à l'écart pendant des siècles et protégé des influences étrangères, reçoit de plein fouet, et sans y être préparé, les coups de boutoir de la modernité, les frontières se révélant incapable de contenir le flot venu de l'extérieur. Le fait que peu de parents et d'éducateurs aient anticipé le mouvement, qu'ils fassent uniquement de la résistance, laisse les jeunes livrés à eux-mêmes, sans aides et sans modèles. Et ce n'est sans doute qu'un début.

D'autres enfin ne font pas de choix et laissent sans solution leurs conflits intérieurs. Ils sont tiraillés, mais sans plus, ils sont jeunes et la vie est assez forte en eux pour qu'ils gardent espoir

dans des lendemains meilleurs. Ils jouent avec leurs contradictions sans difficultés apparentes et savent alterner les facettes multiples de leur personnalité. Ils semblent attendre de voir de quel côté le vent va tourner. Ils ne savent pas où ils vont, mais leur culture scolaire et l'ouverture qui en résulte leur permettent de regarder l'avenir avec confiance. Ils maîtrisent au mieux le *vary amin'anana* en goûtant à la diversité et en essayant d'en tirer le meilleur parti.

Il est possible en effet d'attendre et de voir venir. Mais alors le résultat est connu d'avance : c'est la culture américaine qui va envahir le pays, et seuls les mieux armés émergeront de la tempête. La recherche de l'argent prendra la place des autres préoccupations, et les pauvres n'auront plus qu'à chercher des moyens de survivre - ce qui ne les changera pas beaucoup, il est vrai.

Le rêve serait que des propositions nouvelles voient le jour dans tous les domaines. Celles de la philosophie peuvent sembler bien futiles, et pourtant elles peuvent aider à structurer ou restructurer des personnalités défaillantes. De toute façon, il n'y a guère que dans ce domaine que je suis en mesure d'exprimer un avis.

Encore faut-il que les propositions cherchent à rejoindre le fond de la mentalité actuelle, ce qui est d'autant plus malaisé qu'elle est en mutation profonde et difficile à définir. Nous aurions besoin d'idéologues, pas ceux qui imposent des carcans, mais ceux qui ouvrent des pistes de recherche et de vie, et mettent de la clarté dans un monde dominé par l'impression de flou. En règle générale, l'idéologie est fortement critiquée et il est vrai qu'elle a montré ses limites quand elle est aux mains de politiciens bornés. Son utilité primordiale est pourtant indispensable, si elle consiste à proposer des structurations à la pensée, à transformer le *vary amin'anana* en composition

organisée, et si elle est capable de lancer des ponts entre la pensée traditionnelle qui a du mal à devenir efficace dans le monde actuel et les actions dévastatrices du nihilisme, de la recherche du plaisir à tout prix et de l'argent facile.

Il serait utile de faire le tri dans ce qu'ont légué les anciens, avant que tout ne disparaisse, et voir ce qu'il est possible de garder, avant qu'il ne soit trop tard. La même évaluation serait à faire pour discerner ce qui, dans la mouvance moderne, est porteur de progrès et d'épanouissement pour l'homme. Ensuite on pourra peut-être mettre ces perspectives en rapport. Quand tout semble s'effondrer, ceux qui veulent garder l'espérance rêvent de retrouver des bases solides prenant en compte le passé et les promesses du futur.

Encore faudrait-il que Madagascar ne se considère pas comme une citadelle assiégée par le reste du monde : au lieu de rejeter ou d'accepter en bloc tout ce qui vient de l'étranger, il serait bien de faire un tri. Ailleurs dans le monde, on trouve des peuples ou des communautés qui cherchent à garder leur autonomie et à redonner vie à leur culture particulière sans pour autant s'isoler. Madagascar ferait bien de se chercher des alliés dans cette quête, et de rejoindre des courants mondiaux où il se sentirait à l'aise au lieu de rester dans son isolement.

Y reste-t-il vraiment d'ailleurs ? L'attitude est bien complexe : comme tout insulaire, le Malgache se sent à part, tout en étant habité par le mythe de l'importation. Ce qui vient d'ailleurs paraît toujours mieux que ce qui est « made in Madagascar ». L'étranger séduit comme une réalité qu'il faudrait rejoindre en sortant de son milieu et non comme un apport qui pourrait féconder une existence qui a en elle ses richesses. Comment entrer en dialogue sans dévaluer ni surévaluer ?

Un tel souhait est sans doute largement utopique. Certains diront qu'on ne peut pas modifier le sens de l'histoire avec des

mots, et que la mondialisation et la globalisation sont une fatalité. En Europe et dans les pays industrialisés, la classe ouvrière a sans doute perdu son combat, balayée par l'individualisme et la force du capitalisme ; que pourra-t-on sauver ailleurs, si cette grande espérance n'a pas su résister ?

Pourtant, certaines tendances sont encore vivaces à Madagascar. Peut-être vaut-il la peine d'examiner si elles peuvent être transfigurées, et donc promises à une vie nouvelle. Que la culture de la Grande Ile soit incapable à elle seule de résister à la déferlante actuelle semble une certitude. Trop longtemps repliée sur elle-même, tournée vers son passé et ne faisant confiance qu'à la seule tradition, il y a peu de chance qu'elle parvienne à s'adapter rapidement, surtout que le temps presse. Mais elle n'est pas la seule dans le monde.

Le maximum que l'on puisse espérer, à mon sens, est de sauver du désastre un certain nombre de tendances fondamentales, à condition d'en montrer la pertinence pour aujourd'hui, et de les dépoussiérer en en révélant la modernité. Après tout, ailleurs dans le monde, la notion de solidarité, la place donnée à la communauté ou à la nature, la recherche de l'intériorité, tout cela tente de revivre et reprend de l'importance dans certains milieux. Je voudrais montrer que la même chose est possible, en prenant l'exemple de l' « *aina* » et du « *fihavanana* », et en laissant à d'autres le soin d'élargir le propos.

II. Faut-il sauver l'aina ?

Je l'ai déjà dit plus haut, le concept d'*aina* (comme d'ailleurs celui de *fihavanana* qui lui est connexe) est, pour certains, réputé intraduisible. Il serait tellement propre à la culture malgache qu'aucun étranger ne pourrait en approcher le sens, encore moins ressentir ce qu'il signifie concrètement pour un homme du pays. L'âme malgache serait tellement unique qu'il serait impossible d'y trouver des choses communes avec d'autres cultures, encore moins de parvenir à l'expliquer : il faudrait se mettre devant elle, la contempler en silence et admirer ses manifestations concrètes.

Une autre attitude est préférable : les termes *aina*, *fihavanana* et *fanahy*, loin d'être intraduisibles, sont plutôt polysémiques. La langue malgache qui est très concrète s'avère encore trop pauvre pour exprimer des idées abstraites ou un langage discursif, tant et si bien qu'elle utilise le même mot pour exprimer des réalités multiples. Précisément, *fihavanana* signifie à la fois, la parenté et la consanguinité, l'amitié et la solidarité, la convivialité et les relations interpersonnelles. Il en est de même du *fanahy* qui donne entendre : préoccupations et inquiétude, intelligence et raisonnement, honte et crainte, sagesse et conscience morale, réaction et habitude, conduite et personnalité, l'âme et l'ancestralité.

Pour en revenir à l'*aina*, elle est une expérience humaine qui peut trouver des équivalents dans une autre langue et dans d'autres contextes. Ce n'est pas nier ce qu'il a de particulier, ni prétendre que la transposition est simple. Si la langue malgache est proche de l'expérience immédiate, les concepts abstraits sont

rare. Un seul mot recouvre souvent un ensemble de sensations, de sentiments, de désirs, accolés à quelques amorces d'abstractions difficiles à rendre. Nous allons donc essayer de faire des ponts, fidèles à notre conviction que ce n'est pas en bâtissant à côté de la pensée malgache que l'on fera évoluer la situation, mais en essayant de redonner vie à ses modes d'expression fondamentaux.

1. *L'aina, la vie*

L'aina, c'est d'abord la vie dans sa dimension concrète, loin de toute abstraction. On y retrouve la même polysémie : le souffle et la vie, la progéniture et le sexe, les êtres vivants et l'humanité, la vigueur et l'effort, l'existence et le dernier soupir.

La particularité de cette vie pour un Malgache est qu'elle est un flux, un courant partant de *Zanahary*, dieu, et allant jusqu'à l'homme, englobant même son environnement. Tout ce qui existe est irrigué par ce flot ininterrompu et en tire sa vie particulière, son existence et son être propres pour reprendre une triade célèbre. C'est *Zanahary* qui « donne les mains et les pieds ».

Dans cette manière de voir, on ne peut pas dire en toute rigueur de terme que les parents donnent la vie. Ils ne sont que des intermédiaires, les relais par qui passe le flux vital. Ils transmettent ce qu'ils ont reçu eux-mêmes, tout étant emportés par le même courant. Ils ne sont d'ailleurs pas les seuls intermédiaires : les ancêtres avant eux ont porté la vie et continuent à tenir ce rôle. Plus ils ont anciens, plus ils sont vénérables et tendent même parfois à se confondre avec *Zanahary*. Il s'agit donc d'une suite de relais qui se succèdent dans le temps, tout en coexistant et en gardant une influence effective dans l'aujourd'hui. Il y a engendrement constant au point qu'une

solution de continuité est impensable, elle signifierait la disparition pure et simple de toute vie.

La genèse de la vie a donc une dimension que l'on peut appeler verticale. Il s'y ajoute une extension horizontale. En d'autres termes, à la continuité dans le temps s'ajoute une unité dans l'espace. « Ma vie », c'est aussi ma famille, mes voisins, mes éducateurs et tout autant, dans un sens encore plus concret, ma rizière, mon village, voire la pirogue qui me permet de me déplacer et d'aller chercher ce qui est indispensable à mon quotidien. L'équivalent français est, je pense, le terme de « vital » utilisé souvent sous la forme « c'est vital pour moi ». Cette manière de parler évoque, comme dans le malgache, des données extrêmement concrètes comme le fait de travailler, de manger, de boire et de dormir, ou encore l'amour de la famille et la proximité d'amis, soutiens dans les bons et les mauvais jours. Etre reconnu, avoir la foi, prendre des responsabilités... tout cela peut être également considéré comme vital pour une personne. C'est sa vie.

Nous sommes donc bien devant une expérience commune à tous les hommes, et il aurait été étonnant qu'elle soit réservée aux seuls Malgaches. Les expériences fondamentales de la vie sont partagées par les membres de l'humaine nature. Dans ce domaine, il n'y a pas de particularité radicalement différenciée, ou applicable à un seul peuple. Les grandes tendances ont des correspondances dans toutes les cultures.

Seule l'unification de l'existence autour de la vie est peut-être une originalité forte des Malgaches. Du moins n'est-elle pas aussi clairement affirmée dans d'autres familles de pensée, qui conçoivent davantage la succession ou la juxtaposition des hommes et des éléments de leur monde. Je voudrais montrer pourtant que nous rejoignons ici un grand courant philosophique qui traverse l'histoire de cette discipline, d'Aristote jusqu'à nos jours.

2. *Deus sive natura*

Le premier aspect de ce mouvement d'idées ne renvoie pas explicitement à Dieu ou à une Création au sens strict. Cette dernière conception suppose en effet la notion d'un être supérieur, personnel, conscient de ce qu'il est et doué de volonté, qui prend la décision de faire naître en dehors de lui une réalité plus ou moins autonome. Dans la première série d'auteurs que nous allons parcourir, l'idée de Création est absente, le terme d'émanation serait mieux approprié. Plus que d'une production nouvelle, il vaudrait mieux parler de la sortie de réalités à partir d'une origine absolue. L'émanation suppose aussi la notion de continuité : l'effet peut être d'un degré de perfection moindre que la cause, mais il en découle nécessairement. L'image qui vient à l'esprit est celle d'un bassin qui déborde, tant la source qui l'alimente apporte l'eau à profusion. Il n'y a pas de discontinuité entre l'eau du bassin et celle qui s'en écoule, puisqu'elle est le fruit d'une surabondance impossible à endiguer.

Les tenants de l'émanation sont souvent taxés de panthéistes à cause de l'absence affirmée de solution de continuité. Je vois surtout dans cette accusation une volonté de dévaloriser ce genre de position, d'autant qu'elle n'est pas adressée d'une manière uniforme à tous les tenants de l'émanation. Il y a une différence de traitement entre les néoplatoniciens, par exemple, et Spinoza ou Hegel.

a) *Spinoza*

Revenons, après ce détour, à notre sous-titre : « *Deus sive natura* », « Dieu ou bien la nature ». L'expression est de Spinoza. Elle marque son hésitation devant l'origine de la vie. Il ne sait pas trop s'il faut lui donner le nom de Dieu avec ce que cela implique de dimension personnelle, ou si la notion de nature est suffisante.

Ce qui est sûr, pour lui, c'est que toute vie prend son origine dans une source unique, inépuisable, sans limites, aux attributs en nombre infini. Pour lui, comme pour tous ceux dont nous allons parler dans ce chapitre, il n'y a pas de solution de continuité et chaque être, pris dans ce courant, est irrigué par la même source... tout en ayant son propre dynamisme, son existence particulière à gérer, son développement à assurer selon sa nature ; il appelle cela le « *conatus* ». Les choses, les gens et même les idées ont à leur manière un *conatus*, un potentiel de vie dont ils ne sont pas l'origine mais dont ils sont responsables, et qui augure de leur avenir.

Spinoza, à sa manière, combine donc, d'une manière qui se rapproche de ce que pensent les Malgaches, l'origine unique de la vie et la diversité de chaque existence, la source d'où provient l'ensemble de ce qui existe et l'appel adressé à chacun de prendre une place originale à l'intérieur d'un flux qui le porte et l'emporte. Même les hésitations de Spinoza sont, à mon sens porteuse de sens : *Zanahary* est sans doute une personne rejointe par le collectif des ancêtres qui sont à l'origine de la culture malgache. Il y a un passage sans ruptures entre dieu et les ancêtres, d'autant plus proches de lui qu'ils sont morts depuis plus longtemps. Sans vouloir être spinoziste, on doit constater combien cet auteur rejoint des recherches actuelles ; il est à l'origine d'interrogations pertinentes, et suggère des réponses intéressantes. Les Malgaches peuvent lire Spinoza avec profit, sans avoir peur qu'il les éloigne de leur culture.

b) Aristote

Spinoza n'est pas un cas isolé, il fait partie d'une tradition qui l'a précédé et qui trouve son origine chez Aristote. Ce dernier, hésitant lui aussi entre dieu et la nature, distingue la *natura naturans* et la *natura naturata*. Comme en malgache, quand on ne trouve pas de traduction immédiatement parlante, on emploie les

mots que l'auteur utilise dans sa langue ou ceux qui sont devenus traditionnels du fait des commentateurs, ce qui ne veut pas dire que la notion doit rester étrangère pour nous.

On traduit *natura naturata* par « nature naturée », ce qui ne veut rien dire ; et pourtant, l'emploi du participe passé suggère l'idée d'une action achevée, qui ne se poursuit pas dans le temps. Il a fallu une dépense d'énergie pour générer la nature, mais cet acte une fois réalisé, les choses sont là, sans dynamisme particulier. Elles persèverent dans l'existence uniquement en fonction de la vitesse acquise : la nature n'est pas morte, mais elle ne produit rien de neuf. Elle reste là, à notre disposition, et nous pouvons en user à notre guise ; elle est le cadre, le théâtre dans lequel nous jouons notre spectacle. Elle est réduite au statut de « matière première », destinée à être la base, la matière de la volonté créatrice des hommes.

L'équivalent de *natura naturans* est « nature naturante », expression tout aussi hermétique sauf dans l'emploi du participe présent qui, cette fois, suggère une action en train de se faire, qui se poursuit dans le temps. La nature, dans cette perspective, apparaît animée d'une vie propre. Elle est à la fois produite et productrice. Le courant d'énergie qui a vu son apparition continue à se faire sentir, elle est elle-même bouillonnante de vie, elle invente et produit sans cesse de nouvelles formes. Les hommes ne peuvent pas faire ce qu'ils veulent avec elle, ils se doivent de la respecter comme on respecte toute forme de vie. Ils peuvent par contre entrer en dialogue avec elle dans la mesure où ils la considèrent comme une partenaire. Attentifs à ses promesses, à ses propositions, ils peuvent soit les favoriser, soit les contrôler, soit leur faire barrage, mais toujours dans le respect dû à un être vivant capable de répondre aux sollicitations, et qu'on ne peut, de ce fait, traiter totalement à sa guise sous peine de casser son dynamisme.

Aristote donnait sa préférence à la *natura naturans*, contrairement à Platon qui ne concevait pas de dynamisme ni de force d'invention en dehors de l'énergie spirituelle. Les sciences modernes de leur côté ont instrumentalisé la nature, elles l'ont enfermée dans des formules mathématiques qui la définissent et la rendent docile à l'action des techniques. Elles ont suivi Platon en mettant les créations de l'esprit que sont les théories, à la place de la force vivante que voyait Aristote dans le spectacle de la nature. De partenaire de l'homme, la nature est réduite à une matière sans vie. Ce dont elle se venge bien d'ailleurs : les hommes ont cru la domestiquer, et elle se rebelle ; ils l'utilisent pour produire des énergies, et récoltent des déchets dont ils ne savent plus quoi faire ; ils canalisent des rivières, elles débordent ; ils défrichent la terre, elle se ravine et s'appauvrit ; ils brûlent sans compter, elle modifie le climat...

La nature qu'on avait cru réduire en esclavage ne se laisse pas faire. Aristote nous aide à réfléchir, car il est sans doute l'une des sources du mouvement écologiste si actif aujourd'hui. Et les Malgaches auraient bien besoin de méditer l'idée que la nature est une partenaire à respecter, qu'elle porte la vie de *Zanahary*, mais que son équilibre est fragile.

Je ne veux pas dire que les Malgaches sont insensibles à la nature. Ils ont leur manière de contempler, de s'étonner et de réfléchir devant son spectacle. La plupart vous diront qu'ils habitent le plus beau pays du monde et j'en ai vu plus d'un en contemplation devant la beauté des choses. Leur approche spontanée les pousse à vibrer au diapason du cosmos. Le Malgache aime à sa façon la nature. Il reste lui-même, souvent, nature, il vit de la nature et dans la nature. Lorsque le Malgache traditionnel ravage la forêt pour la culture sur brûlis, il le fait soit par habitude, soit à cause de sa civilisation nomade, soit encore par nécessité : dans le dernier cas, la vie, *aina*, est en jeu ! Il pêche

aussi par ignorance, parce qu'en détruisant la forêt, il ne se rend peut-être pas compte qu'il s'appauvrit et c'est pour cela qu'il devrait effectivement réfléchir et méditer là-dessus. La notion de *natura naturans* pourrait-elle l'y aider ? Cela demanderait en tout cas bien des adaptations !

Elle émerge régulièrement dans l'histoire de la philosophie au cours du Moyen Age, à la Renaissance, avec le Romantisme. Mais ce mouvement reste suspect aux yeux de l'Eglise en particulier, qui ne s'est pas privée de faire brûler quelques tenants de cette doctrine. Il éprouvait déjà beaucoup de mal à trouver sa place.

c) Bergson

Il a fallu que la pensée se libère pour qu'à nouveau des philosophes osent donner une place à l'idée d'une nature vivante. L'un d'eux a été Marx qui, dans ses *Manuscrits de 1844*, évoque à son tour la « naturalisation de l'homme et l'humanisation de la nature », concevant les rapports entre eux dans le sens d'un véritable partenariat et d'un rapprochement réciproque. Mais il n'a pas poursuivi dans ce sens, son travail s'étant, par la suite, orienté trop exclusivement dans une direction politique et économique qui ne laissait plus de place à la nature comme partenaire privilégié. Le rapport fondamental est devenu le rapport homme/nature presque exclusivement perçu dans le cadre du travail, mis en danger par le rapport homme/homme.

Il y a bien eu Schopenhauer et Nietzsche, qui nous remettent devant notre dimension naturelle : le premier pour nous inviter à nous en méfier, le second au contraire pour nous appeler à laisser exploser en nous les forces vitales. D'un autre côté, la notion d'éternel retour du même chez Nietzsche me semble un excellent moyen de reprendre l'idée de tradition en résistance au

désir d'immédiateté de nos contemporains. Mais tout cela nous entraînerait trop loin.

Il y aurait Hegel dont « *la Raison dans l'histoire* » évoque à mes yeux une vie qui dépasse les peuples et les âges et qui guide le monde vers son achèvement. Quand il parle de l'esprit du peuple qui, d'abord inconscient, devrait parvenir jusqu'à la conscience, je ne peux pas m'empêcher de penser à tous ces discours sur l'âme malgache qui évitent soigneusement d'aller jusqu'à une approche rationnelle. Impossible de tout dire.

On n'en finirait plus de faire le bilan des philosophies qui ont un rapport avec notre sujet. Disons simplement qu'elles existent, et allons tout de suite jusqu'à Bergson. Sa pensée est entièrement centrée sur « l'élan vital », ce dynamisme qui entraîne le monde dans un puissant mouvement de progrès. Aujourd'hui je ne peux plus lire Bergson sans penser à l'*aina* des Malgaches. L'enthousiasme de cet auteur, son admiration devant une vie qui progresse et se structure, qui prend des formes de plus en plus organisées et complexes est à rapprocher, selon moi, de la sensation qu'éprouvent les Malgaches d'être animés par une vie qui les dépasse, qu'ils portent sans la posséder, par laquelle ils sont portés et qui pourtant dépend de chacun d'eux, qu'ils transmettent et dont ils sont le fruit...

Je retiens également des ouvrages de Bergson la conviction, qui prend corps progressivement chez lui, que dans ce mouvement interne de la nature naît une conscience qui s'affirme, se construit. La direction qu'il reconnaît dans l'évolution, n'est pas aussi aveugle que le pensent certains scientifiques. Elle est trop dirigée, finalisée, elle amène trop évidemment vers l'homme avec sa conscience et sa complexité, avec son adaptation à un monde qui semble être fait pour lui. Bergson nous invite, à sa manière, à passer de la *natura naturans* qui agit selon son dynamisme propre, à la foi en un Créateur qui pense, organise, a

un projet sur le monde et sur l'homme, l'invite à poursuivre son œuvre et l'aide à l'achever. L'appel est clair : il est de notre ressort de donner des contours plus précis à la figure de *Zanahary*, voire de la dépasser, tout en restant en cohérence par rapport à la logique qui l'a vu naître.

Notre évocation des philosophes qui parlent de la vie comme d'une force présente dans la nature et dans l'homme ne devrait pas s'arrêter là, mais il nous faut passer à autre chose. Je voudrais juste insister, en conclusion, sur le fait que nous assistons en occident à une mutation profonde de la pensée dominante. Globalement, et depuis Descartes, la principale préoccupation des philosophes tournait autour de l'individu, de la personne, de la conscience, de la pensée. La nature, le corps, le monde, l'évolution, la religion, tout tournait autour de lui et on a pu accuser, à bon droit, la philosophie occidentale d'être individualiste et uniquement préoccupée de l'esprit.

Or nous assistons à une profonde mutation, à un rééquilibrage en faveur de la nature et du corps, à moins qu'il ne s'agisse d'un nouveau déséquilibre en sens inverse. L'écologie a remis en avant l'importance de l'équilibre naturel, le corps est reconnu comme un partenaire d'un esprit qui ne saurait se penser sans lui, l'homme ne peut plus être pensé séparément de son environnement naturel, culturel, humain ou social. Les Malgaches ne devraient plus se sentir étrangers à ces recherches. Les *vazaha*, dans leur folie, se rapprochent d'eux : tout n'est pas perdu !

3. La Création continuée

L'idée de Création, nous l'avons dit, suppose un Créateur qui sait ce qu'il fait et ce qu'il veut. Le monde n'est pas éternel, selon cette croyance, il a un commencement et sans doute une

fin. Il est donné par un Dieu ou à la rigueur par un démiurge qui se contente d'organiser ce qui existe. L'idée de Création n'élimine pas obligatoirement une perspective évolutionniste. La différence est que, dans ce cas, l'évolution n'est pas le fruit d'un dynamisme interne, elle est due à l'action du Créateur. Pourtant la question que nous avons trouvée chez Aristote se pose à nouveau : la Création est elle achevée, ou s'agit-il d'un acte qui se poursuit ?

En lisant le livre de la *Genèse*, on est tenté de croire que Dieu a créé le monde en une fois et qu'ensuite il l'a laissé poursuivre son existence en le surveillant de loin. Dieu se reposerait-il depuis le 7^o jour de la Création ? La doctrine de la grâce vient, il est vrai, corriger cette impression, puisqu'elle suggère que Dieu continue à intervenir dans le monde, bien que discrètement. Des théologies suggèrent aussi que le 7^o jour n'est que la promesse du dernier jour, véritable achèvement de l'œuvre de Dieu. Mais la compréhension immédiate, l'impression dominante souvent soutenue par l'Eglise, est que le monde, comme l'homme, sont désormais autonomes, que la nature nous est confiée et que nous sommes les seuls responsables de sa gestion et de son avenir.

Cette manière de voir est difficilement assimilable par un Malgache qui croit au contraire que *Zanahary* est toujours en train de donner la vie, que son acte créateur est permanent. Doit-il sortir de sa foi, pour rejoindre une conception qui lui est étrangère, mais qui serait incontournable s'il veut devenir chrétien ? n'y a-t-il pas, sur ce point, d'inculturation possible ? Cela ne serait pas scandaleux : il faut bien accepter que le christianisme apporte des éléments de foi radicalement neufs et invite à quitter certains vieux rivages. Pourtant, il ne me semble pas, en l'occurrence, que ce soit le cas. La position évoquée n'est pas unique dans la Bible : « mon Père, jusqu'à présent, est à l'œuvre, et moi aussi je suis à l'œuvre », dit le Christ (*Jo* 5,17) et,

dans l'*Apocalypse*, Dieu rappelle qu'il fait « toutes choses nouvelles ». Une recherche dans ce sens serait intéressante.

Pour ce qui est de mon propos, il est facile de retrouver dans l'histoire de la philosophie un courant parlant de Création continuée, qui ne limite pas l'acte de Dieu à un moment donné. Les philosophes qui ont cette conception sont des croyants bien sûr. Ils ne peuvent pas croire que Dieu arrête de s'occuper du monde. Il est en effet inconcevable que quelque chose puisse être aujourd'hui, sans que Dieu le fasse exister à chaque instant par un acte créateur. Nous ne persévérons dans l'existence que parce que Dieu nous y maintient et la seule autonomie imaginable pour un croyant, tant pour le monde que pour l'homme, ne peut-être elle-même qu'un don de Dieu.

L'immortalité pour nous est plus facile à comprendre de cette manière. Notre âme ne serait pas immortelle par une propriété particulière de sa nature, nous sommes tout entier promis à la vie éternelle du fait de l'amour de Dieu. Son amour est de tout temps en ce qui concerne le monde et pour ce qui est de chacun de nous en particulier. Il nous aime depuis le début et cet amour nous donne la vie. Notre mort ne devrait rien changer à la situation. L'amour de Dieu ne s'arrête pas avec notre vie terrestre, il se poursuit par-delà la mort et, avec lui, dans la vie qui en résulte pour nous.

Voilà, évoqués en quelques mots, le contenu de l'idée de Création continuée, tellement proche à priori des rapports entre *Zanahary* et *aina*, au point qu'il est facile de les penser dans la même veine.

a) Descartes et les autres

Certains en seront peut-être surpris, mais on trouve Descartes sur cette position. Celui qui croit aux idées éternelles et à l'immortalité de l'âme est d'avis en même temps que Dieu est

obligé de soutenir le monde pour qu'il existe. Lui qui est favorable à l'autonomie de la raison pense que les idées ont besoin de l'acte créateur permanent de la divinité pour garder leur stabilité, et même pour exister. Selon lui, Dieu n'est pas Créateur une fois pour toutes, son acte est de tous les instants. Descartes l'affirme aussi bien dans *le Discours de la Méthode* que dans les *Méditations métaphysiques*, l'action par laquelle Dieu conserve le monde est « toute la même que celle par laquelle il l'a créé ».

Par cette position, Descartes introduit une distinction. Les lois de la géométrie sont stables, elles sont du domaine de la raison ; elles ne dépendent pas de Dieu, elles s'imposent à lui comme à chacun d'entre nous. Elles se développent sans sortir de leur cadre.

Il n'en est pas de même pour ce qui est de la force motrice qui traverse l'univers, qui l'anime et dont il met l'origine en Dieu. Les lois de la raison ont donc une autonomie réelle, contrairement à ce qui concerne la métaphysique qui parle de l'origine. Le monde est privé de toute réalité propre, de toute profondeur et de toute autonomie, puisque la réalité dépend fondamentalement et radicalement d'un acte créateur permanent ; elle n'est vivante que par la vie qu'elle reçoit et par le dynamisme qui lui est donné. L'existence n'est pas une propriété intrinsèque, elle est donnée ; l'existence concrète des choses et des gens ne peut pas se concevoir indépendamment d'un acte permanent de Dieu. On retient souvent le peu d'intérêt que Descartes porte au monde : il ne faut pas oublier qu'il le conçoit sur un fond d'infini. Dieu est le fondement et la garantie de notre connaissance et de notre être. Il est toujours présent et acteur.

Pascal est un peu sur les mêmes positions, sauf qu'il conçoit davantage Dieu comme parlant au cœur des hommes, les transformant et les appelant sans cesse à la conversion, plutôt que

s'occupant des règles de la physique et des vérités éternelles. Il pense davantage la grâce que la Création continuée.

On retrouve Leibniz à son tour sur ces positions : Dieu est attentif au bon déroulement de l'histoire du monde et fait en sorte que les mouvements de l'esprit soient en cohérence avec ceux de la matière. Il a fait le meilleur des mondes possibles, et le déroulement de ce qu'il a mis en place doit se réaliser également de la meilleure façon possible.

Il est à noter que l'idée de Création continuée ne va pas de pair, chez ces philosophes, avec celle d'évolution. Le monde peut être statique et pourtant sortir à chaque instant des mains de Dieu. En toute hypothèse, nous sommes ici très proches de l'*aina*, et nous avons des pistes pour le réfléchir et amener jusqu'à la conscience claire ce qui n'est, pour l'instant, qu'un vague sentiment.

b) Saint Jean de la Croix

Je voudrais évoquer enfin, dans un autre ordre d'idées mais dans la continuité avec ce qui précède, la figure de saint Jean de la Croix. Il est à la croisée de plusieurs chemins, entre la philosophie, la théologie et surtout la mystique, ce qui devrait le rendre accessible plus immédiatement à la sensibilité malgache. Il se situe à sa manière dans la tradition de la Création continuée. Dieu est, selon lui, une puissance, une source d'eau vive, un feu qui embrase le monde et que les hommes sont appelés à rejoindre. Il en parle dans la plupart de ses œuvres, comme dans la *Vive Flamme d'Amour*. Je me contenterai de citer quelques extraits de son poème :

Malgré la nuit

*Je connais la source qui jaillit et fuit,
Malgré la nuit.
Cette source éternelle est cachée,*

*Mais moi je sais où elle a sa demeure,
Malgré la nuit.
Ne sais son origine, car elle n'en a point,
Mais je sais que d'elle toute origine vient,
Malgré la nuit.
Je sais qu'il ne peut y avoir de choses aussi belles,
Et que cieux et terre boivent en elle,
Malgré la nuit.
Sa clarté jamais n'est obscurcie,
Et je sais que d'elle toute lumière vient,
Malgré la nuit.
Je sais que ses cours sont si abondants
Qu'ils irriguent l'enfer, les cieux et les nations,
Malgré la nuit.*

.../...

*Elle appelle là toutes les créatures,
Et de cette eau elles s'abreuvent, quoique dans l'obscur,
Car c'est la nuit.*

Ce poème dit aussi à sa manière que, bien que nous n'ayons une claire vision ni de Dieu, ni de ce que nous sommes, nous croyons savoir où est la source permanente et inépuisable de notre être et de celui du monde. Pourquoi ne pas méditer ce poème ?

4. Inculturation

Ce parcours au sujet de l'aina avait pour seul but de montrer que les positions sont diverses autour de la question de la vie, de l'élan vital et de sa source, et pourtant beaucoup convergent et se complètent. Cette diversité se retrouve jusque dans les textes sacrés de la tradition chrétienne, comme dans les réflexions des philosophes chrétiens et même des spirituels.

S'il n'y a pas de pensée unique, il y a par conséquent la possibilité de choisir et c'est là que le souci d'inculturation pourrait trouver matière à intervenir. S'il y a le choix, pourquoi ne pas choisir dans le sens de la tradition malgache et privilégier la notion de Création continuée ? Pourquoi ne pas reprendre l'image de ce flux qui part de Dieu pour irriguer l'univers entier et lui donner la vie à chaque instant ? Pourquoi ne pas mettre l'accent sur l'amour débordant de Dieu qui ne cherche qu'à combler les hommes qu'il aime et à les entraîner dans le feu de son amour ?

Il ne s'agit là que d'exemples, qui portent quand même sur un point essentiel de la culture malgache. Il me semblerait important que les éducateurs de la foi aient le souci constant de choisir, dans la diversité des positions concernant la foi, celles qui sont le plus en phase avec les positions traditionnelles et pas obligatoirement celles qui sont dominantes aujourd'hui dans l'Eglise. La diversité ainsi gagnée serait profitable au corps tout entier qui s'enrichirait de développements particuliers. Les recherches à Madagascar pourraient apporter du neuf à l'ensemble de l'Eglise.

Mais la réciproque est vraie, et il est important que la culture malgache accepte les remises en cause de la culture chrétienne. Pour rester dans le cadre qui est le nôtre, il serait nécessaire que volent en éclats les étroitesse de la conception de l'*aina*. Quand je demande à un Malgache si je participe au même *aina* que lui, il hésite en général à me répondre, souvent pour ne pas me dire non. Je trouve cela très gênant.

Si le Malgache a son *Zanahary* particulier, qui donne sa vie à un peuple réservé, par l'intermédiaire d'ancêtres issus d'une famille humaine déterminée, une telle vie me semble dérisoire. Bien sûr, les Juifs ont souvent prétendu la même chose : ils avaient leur Dieu, ils étaient le peuple de Dieu, les promesses leur

étaient réservées... Heureusement, les prophètes et Jésus sont venus bousculer ces certitudes en affirmant qu'il n'y avait qu'un seul Dieu qui ne s'embarrassait pas des frontières religieuses, ethniques ou culturelles. C'est la même vie qui embrase l'univers et fait de tous les hommes les fils du même Père. Il est temps que les Malgaches deviennent chrétiens : ce faisant, ils resteront dans la ligne de leur tradition, et s'ouvriront à l'universel. Qu'on me comprenne bien : je sais qu'il n'existe pas de chrétien parfait, moi pas plus qu'un autre. Je me permets de critiquer uniquement parce qu'il est plus facile de voir la paille dans l'œil de son prochain que la poutre qui est dans le mien. A charge de revanche bien entendu.

La confrontation de la pensée malgache sur l'*aina* avec les réflexions des philosophes et des théologiens sur le même sujet devrait conduire à un élargissement de la notion de vie et à une explosion des étroitesse. Surtout que de la notion de *aina* découle la deuxième notion que nous allons aborder maintenant, celle de *fhavanana*. Le *fhavanana* est le lien qui unit tous ceux qui reçoivent le même *aina*. Il est bon que les Malgaches se sentent déjà solidaires entre eux, mais est-ce suffisant, et un chrétien peut-il s'en contenter ? La question des limites de la propagation de la vie est donc capitale. Mais n'anticipons pas.

III. Faut-il sauver le fihavanana ?

Fihavanana, encore un mot réputé intraduisible, une expérience tellement particulière au peuple malgache que personne, en dehors de lui, ne pourrait en approcher. Pourtant, si nous revenons à notre postulat de base que le Malgache n'est pas une île, nous allons essayer de trouver des équivalents au mot et des harmoniques à l'expérience qu'il sous-tend.

1. Intuition immédiate

Reconnaissons d'abord que la notion de *fihavanana* passe difficilement pour un concept. Le *fihavanana* n'a rien d'abstrait, il est la sensation de proximité qu'éprouvent en principe les Malgaches, le sentiment de faire partie de la même pièce d'étoffe, composée de fils et de trames, mais unifiés pour ne former qu'un seul morceau. Le Malgache est un homme de cœur plus que d'abstraction, et il a du mal à préciser dans un discours rationnel ce qu'il considère pourtant comme l'essentiel de sa vie. Il n'en éprouve même pas le désir à dire vrai, sa conviction interne lui suffit largement dans la mesure où elle l'aide à vivre. Il n'a pas envie de justifier devant des étrangers, par des discours qui ne sont pas les siens, ce qui est proche de lui comme les battements de son cœur. Il a besoin d'expériences régulières pour vérifier que cela existe, comme on se prend le pouls pour sentir la vie ; mais en dehors de ces moments, sa certitude interne lui suffit.

Il a peut-être tort, mais des philosophes sont là pour le soutenir dans ce refus de prendre de la distance, d'analyser la réalité. Ils parlent du mystère de l'homme, de son incommunicabilité, de la soi-disant profondeur qui ne trouve pas de mots pour parvenir jusqu'à la conscience claire. Le Malgache, qui a souvent du mal à s'extérioriser, adhère facilement à ces discours qui le confortent dans son enfermement et dans son isolement. Je suis d'avis, pour ma part, que l'appel au mystère est surtout le signe d'une paresse intellectuelle qui refuse de faire

l'effort d'amener jusqu'à la conscience claire les mouvements qui nous agitent en profondeur. Même Freud, qui a mis l'accent sur les forces obscures qui animent notre inconscient, pense qu'il est nécessaire que le sujet se rende maître, autant que possible, des pulsions qui le manipulent.

Hegel comme Bergson sont du même avis quand ils critiquent l'intuition immédiate. Les partisans de cette première approche de la réalité insistent sur sa richesse, due au fait que l'intuition immédiate est au plus près des perceptions des sens, de la force des impressions que nous amène le contact premier avec les choses ou les gens. Nos deux philosophes ne nient pas cette proximité, ils objectent cependant que si les sensations de ce mode d'intuition première sont riches, fortes et variées, elles sont surtout confuses voire trompeuses. Ils pensent important que notre cerveau mette de l'ordre dans cette première approche, ce qui suppose une prise de distance, l'habitude d'analyser, de comparer. Le résultat final est peut-être plus pauvre si l'on compte uniquement la quantité d'informations, mais plus riche parce qu'un maximum d'informations est perçu et intégré.

Devant un morceau de musique, tout le monde est à égalité si l'on ne tient compte que du nombre de sensations que reçoivent les oreilles. Pourtant, un mélomane tirera plus d'informations de ce qui lui est présenté, parce qu'il a appris à apprécier, à discerner, à distinguer, à mettre en rapport ce qu'il entend et ce qu'il connaît. Tout le monde n'est pas à égalité devant un livre ou un film, devant une émission de radio. Celui qui a une formation perçoit plus profondément les idées et les images, celui qui a vécu sait se reconnaître dans des situations qui lui sont étrangères et il en tire profit. Celui qui parle de sa vie apprend en même temps à l'organiser, à la maîtriser, à en faire le récit et, par là, il se rend capable de lui faire prendre de nouvelles directions selon ses projets. Les Malgaches auraient bien besoin

de méditer ces remarques de nos deux philosophes au lieu de se gargariser de l'âme malgache en prétendant s'en contenter.

Hegel et Bergson l'affirment fortement, la véritable intuition n'est pas immédiate. Elle vient à la fin d'un travail d'analyse et de recherche, après une familiarité qui fait suite à un long compagnonnage. En éloignant de la tyrannie des perceptions immédiates, des présupposés qui l'accompagnent, des illusions d'un semblant de communion, le refus de l'immédiateté permet de percevoir la réalité avec plus de vérité et plus de profondeur. Le véritable amour n'est pas consécutif à un coup de foudre, il vient après des années de vie commune, de peines et de joies partagées. Il est possible que la foi de l'enfant et celle de l'adulte prennent les mêmes formes extérieures, elle peut même sembler plus belle chez l'enfant dont on reconnaît la spontanéité et l'innocence. Et pourtant la foi de l'adulte est incomparablement plus riche parce qu'elle est nourrie des expériences de sa vie. Elle est peut-être plus fragile par certains aspects, mais elle a gagné l'assurance de celui qui a traversé des épreuves. Il ne s'en est pas tiré indemne, mais ce qui lui reste est passé par le feu et a plus de chances de résister à l'épreuve du temps.

Tout cela pour dire qu'il faut écouter les philosophes qui nous invitent à nous méfier de l'expérience immédiate, de ce à quoi nous faisons trop facilement confiance parce qu'il s'agit de moments forts et riches en sentiments de notre vie. Ces expériences nous troublent par leur richesse et leur violence, et c'est là leur part de vérité. Pourtant nous sommes des hommes conscients qui ont besoin d'organiser ce qu'ils perçoivent pour en faire des réalités véritablement humaines, de les reprendre à travers leur intelligence et de les confronter à ce que nous gardons dans notre mémoire comme fruits de nos expériences passées.

Il en va du *fihavanana* comme du reste : un passage par la raison ne lui ferait pas de mal. Commençons par lui trouver des

correspondants, histoire de lui enlever un peu de sa prétention à être une expérience réservée à un peuple.

2. Solidarité, autre nom du *fihavanana*

Le mot solidarité est le mot français qui me semble le plus proche du mot *fihavanana*, à condition bien sûr de le prendre dans son extension la plus grande. On a souvent tendance à réduire le terme de solidarité à l'effort fait par certains pour se rapprocher de ce qui leur est étranger. Un riche se fera solidaire des pauvres en lui donnant un peu d'argent, un bien portant en visitant un malade, quelqu'un de libre en visitant un prisonnier... Etre solidaire serait se pencher avec compassion sur la misère d'autrui. Le *fihavanana* n'est pas de cet ordre bien entendu, il n'est pas la charité comprise dans ce sens.

Ce n'est pas non plus le sens premier du mot solidarité en français. Lorsqu'on dit d'un pied qu'il est solidaire d'une table, on veut signifier par là qu'il en fait partie, qu'il n'a pas de sens sans la table à laquelle il est attaché et, réciproquement, que la table ne saurait exister sans lui. Il est impossible d'imaginer une table normale sans pieds, comme un pied sans la table qui lui correspond. Si un pied se désolidarise de la table, celle-ci devient bancal et perd de son efficacité de table et réciproquement on ne voit pas ce qui pourrait justifier un pied sans la table qui va avec. Dans ce sens, le mot solidaire exprime bien l'unité du tout et de la partie, la manière dont ils trouvent sens l'un par l'autre et l'incapacité de justifier et d'expliquer leur existence en faisant abstraction de l'un d'eux.

Nous sommes ici très proches de ce qu'est le *fihavanana*, qui est la conscience qu'ont les Malgaches de ne trouver leur raison d'être que dans leur appartenance à leur communauté et, réciproquement, dans le fait que celle-ci a besoin de ses membres

pour fonctionner correctement et pleinement. Toute défection est une mutilation.

Le mot de solidarité a une autre acception en français quand il est employé dans le sens de solidarité ouvrière par exemple, solidarité de classe. La réalité a malheureusement perdu beaucoup de son sens aujourd'hui, sous les coups du capitalisme triomphant qui réduit la classe ouvrière à une poussière d'individus ou de petits groupes essayant désespérément de tenir, face à une puissance qui les domine et les écrase. Mais dans sa période faste, le membre de la classe ouvrière n'entrait pas dans un syndicat pour se faire solidaire des autres travailleurs, il cherchait les moyens de se défendre parce qu'il se sentait membre d'un collectif, solidaire de lui. La solidarité précède l'engagement, elle ne vient pas ensuite. Le travailleur se sent proche de ceux qui lui sont semblables parce qu'ils ont les mêmes intérêts, qu'ils poursuivent les mêmes buts et que leurs destins sont interdépendants. Il comprend que ce qui fait du mal aux autres risque un jour de lui porter atteinte, il sait qu'il ne sert à rien de s'en sortir seul si sa promotion n'est pas accompagnée d'une amélioration globale. La solidarité, c'est-à-dire le fait de tenir ensemble, comme le pied est attaché à la table, est la seule manière d'envisager son avenir avec confiance. La solidarité, dans ce sens, est un fait et non un choix, elle ne dépend pas de la conscience qu'on en a, elle la précède.

La conscience n'est pourtant pas sans intérêt, c'est elle qui peut transformer un fait en projet, qui peut aider à prendre les mesures nécessaires pour que les intérêts des personnes solidaires ne soient pas mis en danger. Elle a cependant besoin de la réalité sous-jacente qu'elle appelle et ne fait qu'éclairer. Même aujourd'hui où la conscience de classe a tendance à disparaître, la solidarité reste une réalité. Les travailleurs restent interdépendants, les pauvres aussi, qu'il s'agisse des personnes ou des Etats et ce

n'est pas parce que chacun tente de s'en tirer individuellement que leur sort n'est pas lié. La cohésion au niveau de l'action coordonnée n'est plus réelle et rend le triomphe des forces de l'argent pratiquement absolu. Cela n'empêche pas que la solidarité de leur avenir est évidente si on veut bien prendre un peu de recul par rapport aux idées reçues et transmises avec complaisance.

Il semble bien que le *fihavanana* malgache soit de cet ordre : la conscience d'une solidarité originelle, essentielle au sens fort, qui fait que l'avenir des membres du groupe est interdépendant qu'on le veuille ou non. Là encore, il n'est pas question de conscience, ni de choix volontaire. Les idées viennent après, si elles viennent, et ne font que mettre de la clarté dans la perception confuse d'une union qui se vit avant de se dire, qui existe quand bien même elle ne se vivrait pas par choix. Même celui qui rompt avec ce qui lui donne la vie continue à vivre grâce à sa communauté. Il est impossible de faire que ce qui m'a fait tel que je suis n'ait pas existé. Je reste le fruit de l'arbre qui m'a porté, y compris si je m'en détache et si, de ce fait, je dépéris. Mais mieux vaut, en principe, rester attaché pour continuer à profiter du courant de vie qui vient jusqu'à moi, à moins que je ne parvienne à me greffer sur une autre source, ou bien que je profite d'un greffon nouveau.

Comme nous le voyons, nous revenons à l'*aina*, la vie chère au malgache qui la trouve douce. La solidarité pour lui est la conséquence de l'unicité de la source de l'*aina*. La vie est le bien le plus précieux que nous avons reçu en partage, mais c'est un don fragile qu'il faut protéger. Le Malgache, contrairement à Platon (au moins quand il est expliqué en Terminale), ne croit pas que nous ayons reçu chacun une parcelle de la vie. Il pense plutôt que la vie est confiée à une communauté qui a, collectivement, le devoir de la protéger, de la transmettre et de la faire grandir. Nous

participons à la vie, nous ne la possédons pas à titre privé. C'est pour cela que nous sommes solidaires, parce qu'il n'y a qu'ensemble que nous puissions gérer notre trésor. Il y a perte d'énergie vitale chaque fois qu'il y a séparation, attitude égoïste, affaiblissement des liens communautaires. Le *fihavanana* grandit au contraire à chaque manifestation qui conforte la solidarité.

Le phénomène n'est pas réservé aux Malgaches. Le bonheur de tous les pauvres de la planète, qu'ils soient seuls ou en collectifs, est tout aussi interdépendant. Qu'ils n'en soient pas conscients ne peut que les affaiblir, le fait qu'ils aient été trompés par des promesses démagogiques dans un passé récent éloigne les perspectives de libération, sans faire pour autant que la solidarité effective qui les relie soit irréaliste. Et le « chacun pour soi » rompt le *fihavanana* à tous les niveaux et partout dans le monde.

3. La contradiction dialectique

Pour poursuivre dans notre essai de croiser la culture malgache avec des éléments de philosophie, je voudrais faire un nouveau détour par Hegel. Certains, au sujet du *fihavanana*, s'étonnent de ce que les Malgaches puissent se penser à la fois comme faisant partie d'un groupe et existant comme individu. Dans *L'identité malgache*, Robert Dubois appelle cela une pensée d'intégration, qu'il oppose à la démarche d'abstraction. La formule est étrange parce qu'elle va à l'encontre de ce qu'elle veut démontrer. Parler d'intégration, c'est encore penser deux éléments que l'on cherche à réunir, c'est penser la séparation avant l'unité : on n'intègre que ce qui a été désintégré au préalable.

Nous en avons fait l'expérience avec Descartes. Il a fait tellement d'efforts pour séparer le corps et l'âme afin de préserver la perfection de celle-ci et son caractère divin, qu'il a ensuite

toutes les peines du monde à les réunir. Il est impossible de faire l'unité entre deux éléments que l'on a commencé par séparer. L'unité doit toujours être posée en premier et la diversité considérée comme le fruit de l'abstraction. Cette dernière introduit des séparations dans la réalité, mais elles servent uniquement à comprendre. L'opération de séparation est incontournable, il est impossible de tout penser ensemble, il est obligatoire de sérier les questions et les objets d'étude. L'esprit n'est capable de saisir que ce qu'il a préalablement séparé en éléments facilement manipulables par lui. Mais cette séparation abstraite ne dit rien de l'essence des choses. Ce n'est pas parce que j'ai fait des distinctions dans la réalité qu'elle est effectivement constituée par les morceaux que j'ai déterminés pour la comprendre.

Quand Aristote distingue dans la réalité la puissance et la forme, et essaie de comprendre le changement au moyen de ces abstractions, il fait œuvre de philosophe. S'il croit à l'existence effective des distinctions qu'il a introduites, il affirme la primauté de l'idée sur la réalité matérielle, et son discours change de nature.

Je reprends ici la manière dont Hegel conçoit la contradiction dialectique. Il affirme, comme je viens de le faire, que l'unité est toujours première, que les premières approches que nous en faisons consistent en des perceptions globales. C'est l'intuition immédiate dont nous parlions précédemment. Pourtant il n'est pas concevable d'en rester là, si on veut se comporter en homme. Nous essayons aussitôt de comprendre, et donc d'instaurer des distinctions.

La première approche que je fais de quelqu'un est toujours globale, je me conçois moi-même comme une personne cohérente, comme une unité primordiale, c'est le « stade du miroir » cher aux psychanalystes. Mais il devient vite évident que

chacun a au moins deux manières de se présenter. Tantôt nous privilégions dans notre expression nos aspects corporels, tantôt c'est nos idées que nous mettons en avant. Les frontières entre les deux sont impossibles à préciser, mais on ne peut nier que ces deux manières d'être présentent des différences notables.

Ce n'est pas pour autant que nous allons dire que nous sommes devant deux essences séparées. Disons plutôt que nous sommes devant deux manifestations divergentes de la même personne. Le détour par l'abstraction, l'introduction de ces différences, vont nous permettre par la suite d'enrichir la perception que nous avons de nous-mêmes dans la mesure où nous pouvons faire des liens entre les divers aspects de notre personnalité : corps, esprit, mais tout autant communauté, famille, nation, appartenance politique, religieuse, philosophique... Ces éléments sont des formes diverses et complémentaires, exprimant, chacune à leur manière, une des manifestations de notre personnalité. Mais répétons-le, cela ne signifie en rien que nous serions formés par addition de ces morceaux.

L'influence est d'ailleurs réciproque, et l'appartenance politique que je revendique est à la fois l'expression de ce que je suis et la marque des influences qui me sont venues de l'extérieur. En disant ce que je suis, je dis en même temps d'où je viens. Quand Marx dit que l'essence de l'homme est l'ensemble des rapports sociaux, il dit bien que nous ne pouvons expliquer ce que nous sommes qu'en expliquant d'où nous venons.

Comment mieux parler du *fihavanana* malgache ? Bien sûr on peut en rester à une pure description ou à un vague sentimentalisme basé sur des sensations confuses. Mais pourquoi prétendre que les Malgaches seraient incapables de faire la lumière sur ce qu'ils sont ? Si nous voulons penser en hommes, je pense que les conseils de Hegel sont extrêmement précieux : partir de l'unité, considérer les distinctions comme des moyens de

comprendre et ne pas les confondre avec la réalité... Une fois que l'on a fait des progrès dans la compréhension, il est temps de faire un retour vers l'unité, vers une nouvelle intuition qui, abstraitement, est la même que la première, mais qui en diffère parce qu'elle est plus concrète, et parce qu'elle n'en reste pas aux croyances a priori ou au sentiment, parce qu'elle est enrichie par le détour théorique que nous nous sommes imposés.

Je pense que c'est ce que Robert Dubois veut nous dire. Les Malgaches, comme tous les hommes, se conçoivent d'abord dans l'unité de leur personne, en rapport avec leur monde et leur communauté. Ils n'introduisent pas de solution de continuité dans leur tissu humain. Mais quand ils se pensent, ils sont bien obligés de constater qu'ils ont un corps qui les distingue des autres corps, qu'ils font partie d'une famille particulière, d'un village particulier, qu'ils ont des objets familiers qui font partie de leur vie, que leur femme est proche d'eux tout en étant différente, qu'ils ont transmis la vie à leurs enfants qui ne sont pas pour autant le simple prolongement d'eux-mêmes.

Il est vrai, peut-être, que les Malgaches, contrairement à d'autres peuples, sont davantage hégéliens au sens où ils n'oublient pas, dans leur démarche d'abstraction, que les distinctions qu'ils introduisent n'altèrent en rien l'unité primordiale qui était leur point de départ. Au contraire, elles la confortent et en précisent la réalité concrète. Qu'ils y reviennent constamment est tout à leur honneur.

Mais tout le monde devrait comprendre que quand je parle, ou quand je m'exprime par tout autre moyen, je redis à ma manière ce que j'ai appris et qui est venu jusqu'à moi grâce à mon environnement. Je suis ce qu'on m'a fait et mon originalité vient de ce que j'ai puisé à ma guise, au moins parfois, dans le trésor de l'humanité qui a été mis à ma disposition. Je suis donc fondamentalement un élément de la totalité. Ce qui ne

m'empêche pas de l'être d'une manière plus ou moins originale dans la mesure où j'ai eu des possibilités de choix et où j'ai modifié ce que j'ai pêché à droite et à gauche d'une manière aléatoire pour en faire un système cohérent. Je n'ai même pas créé ces structurations, j'en ai hérité, mais je les ai parfois choisies, au moins assimilées et intégrées. Elles sont moi, désormais. Que les individus, ainsi constitués, aient une action en retour sur leur milieu est une évidence sur laquelle je ne pense pas nécessaire de s'étendre.

Il m'est donc impossible, sauf aveuglement, de me considérer essentiellement comme un individu unique, détaché de la société en général et de mon environnement immédiat en particulier, un être qui s'est fait par lui-même, sans influence étrangère. Mon essence est dans ma communauté d'origine, il vaudrait mieux dire dans les communautés qui m'ont donné le jour. Il serait étrange d'essayer d'intégrer mon individualité dans un groupe, alors qu'il me suffit de constater que j'en viens. Je n'ai pas à créer le lien, il me suffit de le reconnaître dans sa réalité. Si c'est vraiment comme cela que pensent les Malgaches, nous aurions tous intérêt à devenir Malgache, et rapidement.

4. Le fihavanana est une utopie

Dernière étape de notre cheminement, je voudrais inviter à penser le *fihavanana* sous la forme de l'utopie. Je prends ce terme, j'espère être compris, dans le sens de la philosophie, celle de Ernst Bloch tout particulièrement. L'utopie ne se réduit pas, dans ce cadre, à ce dont l'existence est impossible. Je ne voudrais pas dire que le *fihavanana* est un rêve stérile ; j'aimerais, à l'inverse, faire la démonstration de son utilité et de son efficacité.

a) Est-ce que le fihavanana existe ?

Le danger réside dans ce que j'entends très régulièrement, tant dans la bouche des Malgaches que dans celle des *vazaha* : le *fihavanana*, cela n'existe pas. La suite varie selon les personnes : certaines disent qu'il n'a jamais existé, d'autres disent qu'il était vécu dans le temps, d'autres encore pensent que l'idée est réalisable à l'échelle d'un village mais impossible au niveau d'une ville ou d'une nation, surtout quand elle est touchée par la dimension mondiale.

L'erreur consiste, selon moi, à vouloir donner une existence réelle à cette notion. Le *fihavanana* est clairement une vision idéale découlant logiquement de la conception de l'*aina*. Si tous les Malgaches portent la même vie, venant du même *Zanahary* qui les forme avec elle ; si cette transmission se fait par l'intermédiaire des mêmes ancêtres ; si tous ensemble forment le même peuple qui rend compte de ce qu'ils sont, de leurs particularités uniques ; si tout cela prend sens dans un cosmos prenant en compte les dimensions sociales, naturelles et individuelles... la conclusion logique est que tous sont solidaires et que cette solidarité doit passer dans les comportements quotidiens comme dans les choix cruciaux aux moments importants de l'existence.

Cependant, il s'agit là d'une position théorique. Qu'elle vive intensément dans le cœur des Malgaches ne change rien à son évident irréalisme. L'idéal n'est pas fait pour être réalisé, mais pour servir d'horizon aux efforts des hommes : c'est la définition de l'utopie.

Le *fihavanana* n'est pas réalisable dans sa perfection, personne n'en doute sérieusement. Les égoïsmes sont de tout temps et de tout lieu, comme les sept péchés capitaux et les autres ! La solidarité effective n'empêche pas les dérives

individuelles et collectives. Les tensions existent partout, et les rancœurs minent les esprits à Madagascar comme ailleurs.

L'idéal voudrait que les Malgaches forment une seule nation et même un seul tissu social à l'image de la famille. Il n'en est rien, bien entendu, et le racisme affleure à tout moment. Rien que la couleur de la peau conduit à juger et à classer les Malgaches entre eux, et noircir au soleil fait courir le risque de réflexions désagréables. Quiconque se promène un tant soit peu dans l'île, vers les côtes en particulier, surtout en compagnie de Malgaches des plateaux, se rend compte de la difficulté qu'ils ont à se comprendre entre eux et même à ne pas se mépriser. Quand je vois le comportement de certains Malgaches vis à vis de leurs « frères », je me demande si les colons se comportaient aussi mal.

Je ne suis pas scandalisé, je veux simplement souligner que l'idéal recherché n'est pas réalisé. Le contraire serait étonnant. Le Malgache n'est pas une île, il n'a pas grand-chose d'exceptionnel. À Madagascar, il y a sans doute approximativement la même proportion de racistes, d'imbéciles (ce doit être les mêmes), de prétentieux, de petits chefs... que dans le reste du monde, sans compter ceux qui sont intelligents et ceux qui aiment vraiment leur prochain. Là n'est donc pas la question.

L'amour n'est vécu, dans sa perfection ultime, nulle part dans le monde ; ce n'est pas pour autant que cet idéal doive être dévalorisé et rejeté parce qu'impossible à atteindre. Il ne viendrait l'idée à personne de prétendre vivre l'amour idéal et son incarnation en Jésus par exemple. Cela n'empêche pas que Jésus reste une référence incontournable pour les Chrétiens. Il faut donc examiner dans quelles conditions un idéal peut être efficace, tout en étant reconnu comme irréalisable dans les conditions de notre vie sur la terre. Pour ce qui est du ciel, il faut encore attendre un peu.

b) Est-ce que le *fihavanana* est utile ?

Si le *fihavanana* n'a pas d'existence réelle, il n'en a pas moins un rôle à assurer dans la société malgache. Je peux dire que j'ai déjà fait l'expérience de son utilité.

- *Des gestes anodins*

Les indices sont faibles, mais j'ai remarqué que des jeunes des Hautes Terres entraient en contact avec des inconnus, y compris des côtiers, et parlaient avec eux comme s'ils se connaissaient depuis toujours. La réponse à ma question étonnée a été : « ce sont des Malgaches » - il vaudrait mieux dire des « *Malagasy* » ! Le guide de Miandrivazo fait une réduction substantielle à des gens qui ne sont pourtant pas de la même ethnie « parce que ce sont des frères malgaches ». Le tireur de pousse-pousse trouve normal que je le rabroue, parce que je suis un *vazaha*, mais il réagit quand c'est une « sœur malgache » qui le fait à ma place. Des petites notes anecdotiques, mais qui montrent que l'utopie du *fihavanana* cherche parfois à passer dans les faits, qu'elle induit certaines attitudes spécifiques qui veulent concrétiser une proximité qui reste théorique. C'est cela le rôle de l'utopie : il ne sert à rien de croire que l'on va atteindre sa perfection, mais elle est utile à partir du moment où elle conduit les gens à poser des actes allant dans le sens de ce à quoi elle appelle.

Le tout serait de voir comment aider à la multiplication de ces gestes, significatifs s'ils sont faits au nom d'un idéal qui est à l'origine de ce sens. La question n'est pas : « est-ce que le *fihavanana* existe ? » mais plutôt : « quels sont les actes qui sont posés au nom du *fihavanana* et grâce à lui ? » La réponse n'est pas toujours évidente. J'aurais bien besoin d'autres exemples.

- *Le famadiana*

L'autre utilité de l'utopie est de donner sens à des événements, parce qu'ils vont dans sa direction. Je prendrai deux exemples : le *famadiana* et les événements entourant l'élection de Marc Ravalomanana à la présidence de la République.

Après tout, le *famadiana*, l'exhumation ou retournement des morts, est une fête de famille. En l'occurrence, la famille est élargie, on se retrouve autour des morts pour faire la fête et resserrer les liens de la famille, souvent distendus par le temps et l'éloignement. De telles fêtes existent dans d'autres endroits dans le monde, y compris au moment des funérailles. Mais la fête à Madagascar prend un sens particulier, à cause du *fihavanana*. Elle n'est pas une fête comme les autres, elle se veut et elle est effectivement la réalisation, au cours de quelques journées, de l'utopie qui sous-tend la conscience des Malgaches. Le *fihavanana* est habituellement théorique pour des gens dispersés aux quatre coins de Madagascar, voire en France ou ailleurs. Les relations sont rares et peu sensibles. Les contacts sont épisodiques et les échanges, même épistolaires, légers.

Or, brusquement, la famille se retrouve et évoque ses ancêtres, proches dans le temps ou lointains. Chacun y était attaché, affectivement ou non, et ils représentent la continuité, les origines, les racines du groupe réuni en leur honneur, y compris pour ceux qui se sont éloignés. D'abstraite, l'union de la famille devient concrète, palpable, elle est vécue dans l'immédiateté. Les proches sont effectivement proches physiquement, il est possible d'échanger avec eux, de vérifier leur proximité réelle. Ce ne sont plus des gens dont on parle, mais des personnes que l'on peut toucher. L'expérience est forte, y compris pour des jeunes habituellement loin des coutumes et des traditions qu'ils ont tendance à négliger, voire à rejeter. Même ceux qui ne croient pas trop au *fihavanana* se prennent à y croire, puisqu'ils en vivent

quelque chose de concret. Ainsi la fête prend une importance capitale, comme une parenthèse dans la vie, comme l'anticipation d'un rêve auquel on se plaît à croire un moment, comme un moment inoubliable dans une vie marquée par la banalité. Tout cela parce qu'on a, ancré dans le cœur, cet idéal que l'on pensait inaccessible et qui, pour un instant, se rapproche, devient presque réel.

Bien sûr, il s'agit d'une illusion. Les liens resserrés un moment se distendent à nouveau ; les morts, un moment évoqués, retrouvent leur anonymat ; les jeunes repartent avec leurs questions et leur désir d'une vie autre ; la fête se termine et avec elle les rêves... Rien n'est changé, et pourtant le souvenir perdure et va demeurer actif dans les mémoires, comme la preuve que l'on est Malgache et que cela veut encore dire quelque chose. Je ne crois pas qu'il faille se méfier de ce genre d'illusion. Elles ne sont dangereuses que si l'on s'y accroche et que l'on en fait l'absolu de la vie au point de vouloir les renouveler. Elles sont utiles, par contre, si elles sont considérées comme des étapes sur la route, des moments où on reprend souffle avant de repartir dans la vie réelle.

Pierre, Jacques et Jean ont connu eux aussi un moment fort, sur la montagne, quand Jésus a été transfiguré devant eux. Bien sûr, Pierre voulait rester là, il rêvait de dresser trois tentes et de s'installer dans cette béatitude. Ce n'était pas possible, il a dû redescendre, accepter de retrouver la banalité de la vie au quotidien avec Jésus, admettre l'idée de la mort de celui en qui il avait mis tous ses espoirs. Pour autant, l'expérience a été importante pour lui : dans l'homme Jésus, il a vu comme dans un éclair, le véritable visage de celui qu'il suivait. Il y croyait dans l'absolu, mais c'est autre chose d'en avoir une expérience concrète. Illusion d'un instant, bien sûr, et pourtant promesse de ce qui devait arriver. La Transfiguration n'est un mensonge que

pour celui qui pense y voir le quotidien de sa vie ; pour les autres, elle est une étape qui permet de reprendre courage avant de repartir dans la dureté de la vie en pensant au but que l'on poursuit.

Il en est de même pour le *fihavanana*. Trop parfait pour être vécu dans sa plénitude, il permet de vivre, à certains moments, une anticipation de ce qu'il pourrait être. Cela se passe dans un éclair, est suivi de beaucoup de déceptions, mais le souvenir qu'il laisse permet de croire encore que la fraternité est possible, que l'unité de la famille dans l'espace et dans le temps n'est pas un vain mot. Nous n'avons pas suffisamment de raisons d'espérer pour nous permettre de négliger de telles expériences. Elles ne prennent un sens que comme des repères lumineux sur une route manquant souvent d'occasions de s'enthousiasmer.

- ***Autour d'une élection***

J'ai choisi comme autre repère dans le sens du *fihavanana* ce qui s'est passé autour de l'élection du président Marc Ravalomanana. Le contexte était peu porteur : des années de soumission à la dictature d'un homme, et peu de réactions. Or, brusquement, une opportunité se lève, un homme providentiel qui sait rassembler autour de lui un fort capital de sympathie. Le peuple retrouve son envie de se réunir, de faire bloc, de vivre un peu de ce *fihavanana* dont on rêve sans parvenir à en réaliser grand chose. Il se met à espérer du nouveau, un changement radical, une société nouvelle où personne ne sera plus obligé de se taire et de baisser la tête, où chacun aura ses chances. L'enthousiasme de millions de personnes est passé dans des rassemblements, des défilés ; certains ont risqué leur vie pour des idées, à tout le moins ont mis en péril leur avenir immédiat, parce qu'ils avaient trouvé une raison suffisamment forte de mettre leur tranquillité en jeu pour gagner une autre forme d'existence.

D'autres donneront sans doute une signification différente à ce mouvement. Beaucoup, à Madagascar, y ont vu une concrétisation de l'idéal du *fihavanana*. Pour une fois, il était vécu sur une grande échelle. Habituellement réservé, et seulement de temps en temps, au petit groupe familial ou au village, il prenait d'un coup une dimension nationale, globale. Les Malgaches se donnaient l'illusion de pouvoir réaliser leurs rêves.

Il est sûr que les réveils sont toujours difficiles, quand on a fait une fête trop arrosée ; mais le souvenir de la fête demeure. La plupart des manifestants se rappelleront ce qu'ils ont été capables de faire, ils revivront l'enthousiasme de ces moments, le souvenir de ce coude à coude, de cette solidarité qui réchauffait les cœurs et les corps, les moments de prière où même Dieu se faisait proche de ceux qui l'imploraient. Il faut espérer que la désillusion ne sera pas trop forte. Il est inévitable qu'elle ait lieu, on ne peut rester sur le sommet de la montagne, et plus on est monté haut, plus la descente dans la vallée est rude. Mais la déception n'est parfois qu'un moment difficile à passer, avant d'oser à nouveau repartir dans la direction que l'on s'était choisie.

Dans le meilleur des cas, le souvenir des moments forts, vécus dans l'enthousiasme, sert de phare aux expériences futures et ajoute la motivation à la conviction raisonnée des actes qu'il convient de poser. Dans le pire des cas, celui qui est tombé au plus bas, après être monté sur des sommets, se décourage et accepte de se soumettre à la fatalité. Là est le risque, mais il est encore plus redoutable de ne plus trouver de raisons d'espérer, de craindre de faire des folies sous prétexte que l'on sera déçu. Il reste qu'il est nécessaire d'apprendre à gérer l'espérance, surtout sous sa forme utopique, à accepter les moments forts, à les goûter comme des cadeaux dont il vaut mieux profiter - tout en acceptant la désillusion inévitable et en essayant de retrouver bien

vite des raisons nouvelles d'espérer, de reprendre courage, avant les prochaines épreuves.

Le *fhavanana* n'est donc pas la panacée, et pourtant il a son utilité dans la mesure où il génère des actes quotidiens qui vont dans son sens et où il donne une signification durable à ces petits ou à ces grands moments qui surprennent par leur intensité et déçoivent par leur fugacité. Encore faudrait-il des vrais idéologues, des gens capables de faire des propositions concrètes qui incitent les Malgaches à ne pas croire aux sirènes leur répétant que tout est mort et qu'il n'est plus utile d'espérer, leur conseillant de se replier sur leur petit bonheur personnel sans s'occuper des autres. Croire qu'il est encore possible de vivre quelque chose du *fhavanana* est, sans doute, l'un des enjeux de l'avenir de Madagascar.

IV. S'ouvrir à l'universel

A-t-on le droit, pour conclure, de critiquer les limites du *fihavanana* malgache ? Certains le défendront, en disant qu'il est déjà bien de vivre la solidarité au niveau de sa famille, de son ethnie, de sa patrie, qu'il est impossible d'aimer tout le monde et qu'il faut bien commencer par un bout. Certes. Pourtant, le propre d'une utopie est d'ouvrir l'espérance sans poser de limites. En ce sens le *fihavanana* me semble pervers et même raciste, et il a fortement besoin de subir les coups de boutoir du christianisme.

Si l'on veut être réaliste, autant se contenter de conseiller d'être bien avec ses plus proches voisins ou avec sa famille : on a toujours besoin des autres, et il est impossible de vivre dans l'isolement. Si, par contre, on a la prétention de proposer un idéal dépassant les limites du raisonnable, pourquoi s'arrêter aux limites d'un pays ? Qu'est-ce qui peut justifier que seuls les Malgaches soient frères, parce qu'ils sont issus d'une même origine divine ? Quel est ce dieu aussi particulier ? Quel est ce peuple doté de privilèges aussi exorbitants ?

Je voudrais appeler à la rescousse un dernier philosophe : Michel Serres. Dans *Hominescence*, il a un chapitre sur la sainte Famille. L'idée qu'il défend est que le christianisme change les priorités en invitant à relativiser les liens familiaux. Quand on lui parle de sa mère et de ses frères, Jésus désigne ses disciples comme étant les plus proches de lui. Il faut dire qu'il a une hérédité chargée : Joseph qui semble être son père n'a fait que l'adopter, et celui qu'il appelle Père n'est pas son père puisqu'il a été conçu du saint Esprit ! Du côté de la mère, ce n'est pas plus clair puisqu'elle est vierge, ce qui n'est pas courant pour une mère. Ce sont donc l'ensemble des liens du sang qui sont mis en cause par la présentation qui est faite des origines de Jésus. Et la pratique des chrétiens poursuit dans cette ligne puisqu'ils s'appellent frères entre eux alors qu'ils ne sont pas de la même

famille et qu'ils donnent le nom de père à ceux qui ne leur ont pas donné la vie physique.

Ainsi, pour les chrétiens, les liens qui sont la conséquence de leur engagement à la suite de Jésus deviennent prioritaires par rapport à ceux qui viennent de l'appartenance à une famille humaine. Le cardinal-archevêque d'Antananarivo défendait une idée semblable quand il disait des séminaristes que s'ils avaient, en tant qu'enfant, une dette envers leur mère qui les avait portés sur leur dos, ils en avaient une tout aussi importante vis-à-vis de l'Eglise qui leur avait donné une autre forme de vie et qui les avait formés jusqu'à ce jour. Par ce discours, il remettait en cause l'assimilation du sang avec l'*aina*, il contestait que les liens du *fihavanana* ne puissent se former que par les liens de la famille. Il était simplement chrétien.

Pour les chrétiens, en effet, la fraternité est universelle ; elle dépasse toutes les frontières de pays, d'appartenance culturelle, ethnique ou sociale, et repose essentiellement sur la conviction que tous les hommes sont les fils du même Père. Il n'y a donc plus de différence qui prendrait appui sur des liens de sang. Une fraternité élective se rajoute à cette fraternité essentielle. Elle lie entre eux ceux qui se veulent frères du Fils par excellence qu'est Jésus. Ce n'est pas nier l'autre proximité : nous sommes tous frères à cause de la Création, de notre origine unique. La foi vient rajouter la conscience dans un rapport qui la précède. Solidaires de fait avec tous les hommes, les chrétiens vivent consciemment ce rapport et tentent de le réaliser en modifiant leur manière de se comporter, entre eux, vis-à-vis de Dieu et avec les autres hommes. L'idéal des chrétiens dépasse infiniment celui du *fihavanana*. Il serait bon, en ce sens, que les Malgaches deviennent disciples du Christ, même si, par ailleurs, ils pourraient en remonter aux chrétiens d'autres cultures.

Je privilégie consciemment la notion de fraternité par rapport à celle de paternité quoique l'une et l'autre puissent être l'expression d'une affection véritable. Je suis souvent appelé « père » à Madagascar et j'y vois le signe d'une proximité réelle. Jamais comme ici autant de personnes, en particulier des jeunes, ne m'ont appelé « mon père » en pensant profondément ce qu'ils disaient. Je suis agacé en général par cette formule, sauf ici quand elle exprime une relation vraie, même accompagnée d'un sourire. J'accepte donc largement, pour ce qui me concerne, la relation père/fils qui s'établit dans mes relations, je joue volontiers le rôle de père. Qu'ils aient comme père un vazaha me semble incompatible avec la théorie du fihavanana, mais c'est totalement intégré dans leur pratique sans poser de problème apparent. C'est d'ailleurs bien réconfortant quand la pratique déborde la théorie. Nous sommes bien dans la ligne de ce que dit Michel Serres.

Le rôle du père et de la mère *rayamandreny* est extrêmement important au sein de cette société très hiérarchisée où chacun a une place précise dans un système de relations établi. Il est le titre que l'on donne à des personnages importants dont on veut souligner à la fois la supériorité et la proximité. A ce propos je trouve anormal que l'on appelle de cette manière des personnages élus. Comme le dit Paul Ricœur dans *Soi-même comme un autre* les relations familiales sont de type inégalitaire, alors, qu'en démocratie, les citoyens sont réputés libres et égaux. Une élection ne fait pas de l'élu un être supérieur par lequel me viendrait la vie, il ne devient pas un père pour moi. Celui que je choisis est avant tout un personnage à qui je délègue pour un temps la part de pouvoir que je possède afin qu'il gère l'ordre public. Son pouvoir n'est ni de droit divin, ni de droit naturel, il est simplement la marque de la démocratie. Les règles sont perverties si je fais de mon délégué un père ou une mère. Mais tout cela nous amènerait trop loin.

S'il fallait faire un pas de plus j'ajouterais cependant, en poursuivant dans la ligne de ce que dit la foi chrétienne, que toute relation père/fils devrait s'effacer un jour devant celle de frères. Jésus nous dit : « n'appelez personne père (ou maître), vous n'avez qu'un seul Père dans les cieux ». Les disciples l'appellent « Maître et Seigneur » et il l'accepte. Pourtant, même dans ce cas, Jésus doit devenir notre frère dans un deuxième temps : nous sommes les fils d'un même Père. Ce qui est vrai de nos rapports avec Jésus devrait l'être d'autant plus dans nos relations humaines.

L'idée est confortée par la notion du meurtre symbolique du père dont parle Freud. La relation avec le père est légitime et structurante, mais vient un moment où le père doit disparaître en tant que père, au sens où il finit par entretenir des relations d'homme à homme avec son fils. C'est la condition sine qua non de l'accès à l'âge adulte. C'est à mon sens un des verrous principaux de la civilisation malgache: le père n'est jamais tué symboliquement. Il n'y a que quand mon père est mort que je deviens père à mon tour, sinon je n'accède jamais pleinement à l'âge adulte. Plutôt que d'attendre la mort physique de ses parents, mieux vaut l'anticiper et apprendre de leur vivant à nouer des relations nouvelles avec eux. Si toutes les relations sont prises dans un cadre hiérarchique verrouillé le développement devient impossible.

Le fait d'être père, maître, professeur... ne devrait pas empêcher la recherche d'une relation fraternelle. Le respect dû à un supérieur ou à l'origine de sa vie n'est pas en cause. Rejoindre son père n'est pas le mépriser, par contre il faut être fou dit un proverbe malgache pour ne pas souhaiter dépasser son père. Réciproquement, c'est un signe de faiblesse que de vouloir imposer sa supériorité à partir de son rang social. La seule prééminence qui importe et celle qui vient du mérite, de la

compétence, du service, de l'affection... Dans ces cas là la véritable noblesse accepte d'être rejointe et même surpassée : je n'ai rien à attendre de celui qui se contente de se courber devant moi.

Le Malgache n'est pas une île, mais, pris entre son complexe d'infériorité et son complexe de supériorité, il ne s'en est pas encore vraiment aperçu. Il se persuade encore de temps en temps qu'il est unique, à la fois incomparable et incompréhensible pour le reste des habitants du monde, incapable de s'en tirer seul et habité d'une richesse sans égale. Il serait peut-être temps de le détromper, en lui montrant d'abord les potentialités qui sont en lui : tout n'est pas à chercher à l'extérieur de son île. Ensuite il comprendra peut-être que le meilleur de lui-même entre en sympathie avec le meilleur de certains peuples ailleurs dans le monde, et qu'il n'a rien à gagner à persister dans son sublime isolement. S'il a tendance à suspecter ou à surévaluer ce qui vient des étrangers, c'est que son histoire, ancienne comme récente, lui a donné des raisons de se méfier. Pourtant, en cherchant bien, il devrait trouver des alliés en dehors de son île. S'il était capable de mettre en connexion les caractéristiques essentielles de sa culture avec l'essentiel de la culture mondiale, il pourrait en tirer un profit immense et nous avec lui, il pourrait tirer au clair un certain nombre de ses énigmes. Pour cela, il faudrait qu'il accepte de sortir des ténèbres dans lesquelles il se cache avec une délectation morose, et qu'il entre dans des courants qui l'emporteraient en dehors de ses frontières.

Pour y parvenir, point n'est besoin pour lui de quitter sa culture, de renier l'essentiel de son histoire et de ses traditions. Par contre, aujourd'hui, aucune culture ne peut prétendre, à elle seule, trouver la réponse à l'ensemble de ses interrogations. Des génies ont vu le jour et ont su donner des éclaircissements, souvent parcellaires mais pertinents, aux questions de notre

temps. Ce n'est pas faire injure à la culture malgache que de penser qu'elle a besoin aussi de l'aide de ces grands hommes.

L'urgence est d'autant plus grande que cette culture est en danger de mort. Avec Valéry, nous avons appris que les civilisations sont mortelles. La culture malgache, longtemps repliée sur elle-même à l'intérieur de ses frontières, tournée tout entière vers un passé qu'elle ressasse sans fin, enfermée dans des interdits et des structures sociales qui n'ont plus guère de sens, crispée dans l'illusion de son unicité, risque bien de se volatiliser au contact de la déferlante appelée mondialisation. Si elle ne se ressaisit pas, si elle se révèle incapable de mettre en lumière le cœur de ce qui la constitue et qui pourrait trouver une nouvelle vie dans un contexte différent, il y a peu de chance qu'elle persiste longtemps.

Déjà, la jeunesse actuelle ne trouve plus ses marques dans des traditions qui ne portent pas ses espoirs, ne répond pas à ses attentes. Les jeunes ne vivront pas comme leurs parents, ils n'épouseront pas le mode de pensée de leurs grands-parents, encore moins leurs coutumes et leurs interdits. Peut-être certaines pratiques traditionnelles se maintiendront-elles encore quelques temps, dans certains coins reculés de la Grande Ile ; mais il ne pourra s'agir que d'une résistance sans lendemains, et la résistance n'est pas propre à soulever l'enthousiasme.

Pourtant, des particularités de l'âme malgache mériteraient sans aucun doute d'entrer dans des visions d'avenir. J'ai parlé de l'*aina* et du *fihavanana*, parce que ce sont des notions assez souvent évoquées, y compris devant des étrangers. Il y en a sûrement d'autres, tout aussi porteuses.

Elles vivront si des penseurs malgaches, peut-être même des philosophes, s'enthousiasment suffisamment pour leur culture et son avenir, jusqu'à essayer de la féconder par le meilleur de la culture internationale. Si l'on ne veut pas que le pire de la

mondialisation envahisse Madagascar, depuis le fast-food jusqu'au culte de l'argent et de la réussite individuelle, il est urgent de rechercher ce qui pourra lui redonner vie sans détruire sa spécificité. La colonisation a échoué parce qu'elle cherchait à construire un autre mode de vie à côté du mode traditionnel ; la mondialisation risque de tout emporter sur son passage sans états d'âme : entre les deux, il y a peut-être place pour une culture malgache rénovée et solide, parce qu'elle aura su prendre aux envahisseurs ce qui lui sera utile.

TABLE DES MATIERES

I. « Ni folie des vazaha, ni vary amin'anana	5
1. « La folie des vazaha »	5
a) Une âme distincte du corps	6
b) Une foi venue d'ailleurs	10
2. Le danger du vary amin'anana	13
II. Faut-il sauver l'aina ?	19
1. L'aina, la vie	20
2. Deus sive natura	22
a) Spinoza	22
b) Aristote	23
c) Bergson	26
3. La création continuée	28
a) Descartes et les autres	31
b) Saint Jean de la Croix	32
4. Inculturation	33
III. Faut-il sauver le fihavanana ?	37
1. Intuition immédiate	37
2. Solidarité, autre nom du fihavanana	40
3. La contradiction dialectique	43
4. Le fihavanana est une utopie	47
a) est-ce que le fihavanana existe ?	48
b) est-ce que le fihavanana est utile ?	50
• Des gestes anodins	50
• Le famadihana	51
• Autour d'une élection	53
IV. S'ouvrir à l'universel	57

Christian ALEXANDRE

LE MALGACHE N'EST PAS UNE ILE

FOI ET JUSTICE

Série « Soatoavina malagasy - Valeurs malgaches »

Un excellent essai sur la confrontation de la pensée malgache avec d'autres pensées ou philosophies.

Cette étude pourra aider le malgachisant autochtone à sortir de sa singularité et de son insularité pour s'ouvrir à l'universel.

Elle contribuera certainement à jeter les premières bases d'une philosophie à visage malgache, qui semble être encore au stade de l'embryon.

Christian ALEXANDRE : né en 1947, prêtre depuis 1972 et docteur en philosophie de la faculté de Bordeaux. Six ans à JOC (Jeunesse Ouvrière Catholique) et prêtre en paroisse, au Cap Ferret près de Bordeaux.

Depuis 1997, il passe un semestre par an à Madagascar pour enseigner la philosophie au grand séminaire d'Antsirabe et à l'Institut Catholique d'Antananarivo - et quelques années au lycée St Martin d'Antsirabe.

Il a publié, aux éditions du Cerf, collection Foi vivante : *Etre mystique* (1994) et : *Oser des projets* (1996) aux éditions de l'Atelier.

ISBN ...

FOI ET JUSTICE . BP 3832 . ANTANANARIVO